Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs.
Six Mois - - - - - 1.00	Tel. Bell: Main 999	Six mois - - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 22 décembre

MA BRU !

Comédie en 3 actes.

Semaine du 29 Décembre

RUY BLAS

Drame en 5 actes.

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU — MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACRAMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Tél. Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

Semaine du 22 décembre

L'ANGE DE MINUIT

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix. 35c. A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

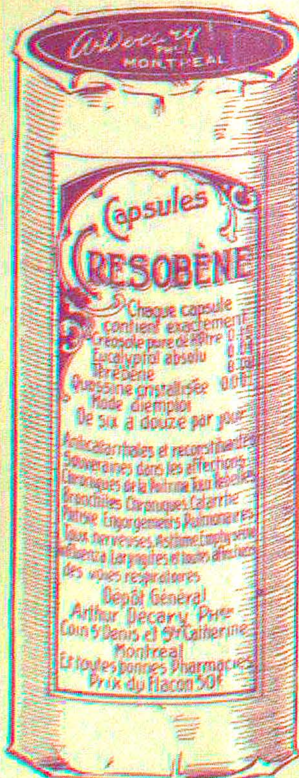
Professeur de Coupe
et de Couture

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CREOSOTE

L'indication de la créosote se trouve dans la phtisie pulmonaire où elle a donné des succès dans toutes les périodes de la maladie et où elle a produit des guérisons, non pas apparentes et temporaires, mais réelles et durables ; en tous cas, les résultats sont assez satisfaisants pour qu'il ne soit pas permis de négliger un moyen dont l'efficacité n'est plus douteuse, surtout dans la phtisie à marche lente et comme préventif chez les sujets offrant des prédispositions à la tuberculose. "Dr Manquat."



CAPSULES CRESOBENE

℞		
	Creosote de Hêtre	0.15
	Eucalyptol Absolu	0.04
	Terebène	0.05
	Quassine Cristallisee	0.001

L'addition à la CREOSOTE dans la CAPSULE CRESOBENE, de l'EUCALYPTOL, de la TEREBENE et de la QUASSINE CRISTALLISEE en fait le médicament par excellence, non seulement contre la tuberculose, mais aussi contre toutes les maladies des voies respiratoires : TOUX OPINIATRES, RHUMES, BRONCHITES AIGUES ET CHRONIQUES, LARYNGITES, CATARRHES PULMONAIRES, ASTHME, PHTISIE, etc, etc.

N. B.—Les CAPSULES CRESOBENE se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies du Canada et des Etats-Unis. Nous les expédions aussi sur réception du prix, 50c le flacon.

Arthur Decary

...PHARMACIEN...

1688 Rue STE-CATHERINE - - MONTREAL, Can.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

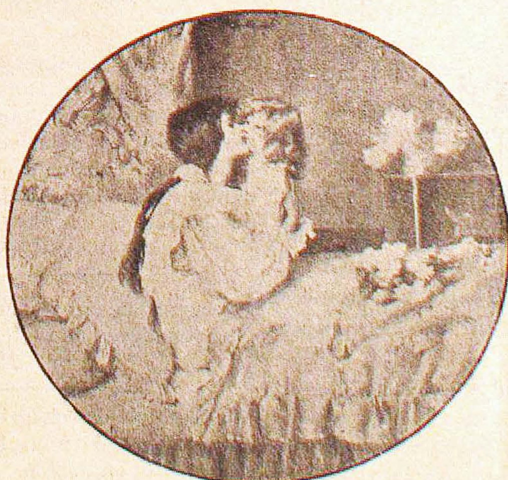
NOEL

Depuis deux mille ans l'Impie a cherché
A tuer Jésus dans le cœur des hommes.
A sa tâche infâme il s'est attaché.
Jésus vit encore au siècle où nous sommes.
Toujours il vivra dans le cœur des hommes !

Depuis deux mille ans nous fêtons Noël ;
Nous fêtons Jésus le Sauveur du monde,
Et l'âme perçoit l'extase du ciel.
L'Impie a failli dans sa tâche immonde ;
Toujours nous fêtons le Sauveur du monde !

Tant que le soleil aura des rayons,
Il éclairera, d'année en année,
L'ineffable jour que nous célébrons.
Et toujours la paix nous sera donnée
Par l'ange du ciel, d'année en année.

Madame Duval-Thibault



Conte de Noel

DANS la nuit de Noël, quand les anges vinrent annoncer la naissance du Sauveur, les bergers ne furent pas seuls à entendre leurs chants.

Assez près de l'endroit où ils avaient conduit leurs troupeaux, vivait alors une pauvre veuve, nommée Sophronie. La main du Seigneur s'était appesantie sur elle : son fils unique, aveugle de naissance et encore enfant, était rongé par la lèpre.

Repoussés de partout, la mère et l'enfant avaient abrité leur malheur aux environs de Bethléem, dans une hutte solitaire et noirâtre qu'on distinguait à peine des rochers.

Ils vivaient là comme dans un tombeau et la malheureuse mère n'apercevait plus guère ses semblables que lorsqu'elle allait renouveler ses chétives provisions.

***

La nuit sacrée, la nuit à jamais bénie était venue.

Couchée sur son grabat, Sophronie s'était endormie, mais, ainsi qu'il arrivait souvent, la souffrance tenait le petit Joël éveillé.

Tout à coup, comme une ravissante mer d'harmonies, le *Gloria in excelsis* arriva à son oreille.

—Oh, que c'est beau ! s'écria l'enfant qui sentait une joie inconnue le pénétrer. Mère, entendez-vous ?... entendez-vous ?

Et de ses petites mains ravagées par la lèpre, il cherchait sa mère dans la nuit.

Sophronie se leva.

Emerveillée, croyant rêver, elle écouta le chant des anges. Comme son fils, elle sentait une joie divine

l'envahir et, pour se convaincre qu'elle ne dormait pas, elle ouvrit la porte de la hutte.

La nuit était changée en jour radieux et, chanté par des voix innombrables, le *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* retentissait dans l'espace...

Les chants cessèrent, la lumière s'évanouit, mais Sophronie, tremblante et ravie, demeura longtemps, longtemps sans rentrer.

Il lui semblait que les malheureux avaient maintenant, quelque part un ami. Elle sentait qu'une pitié sans bornes, qu'un amour immense, ineffable, infini, s'épandait sur le monde et, autour d'elle, de la terre glacée, des rumeurs d'allégresse s'élevaient partout dans l'ombre.

Le petit lépreux n'avait pas bougé ; quand sa mère revint à lui, il ne parut pas l'entendre.

Inquiète, elle alluma une torche à la braise ardente et l'éleva au-dessus de sa tête. L'enfant semblait avoir perdu le sentiment de tous ses maux ; son visage, couvert de pustules et d'écailles sanglantes, reflétait une joie étrange.

Et, heureuse elle-même comme elle n'aurait jamais cru pouvoir l'être, la pauvre femme se demandait en essuyant ses pleurs :

— Que signifie ceci ?... Que s'est-il donc passé ? Sûrement il vient de nous arriver un grand bonheur...

***

Elle ne tarda pas à savoir ce qui en était, car les bergers s'empressèrent de raconter les merveilles dont ils avaient été témoins.

A qui voulait les entendre, ils racontaient comment les anges leur étaient apparus, comment, sur leur invitation, ils s'étaient rendus à Bethléem, où, dans une étable ouverte à tous les vents, ils avaient trouvé le Sauveur, un tendre enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Ce récit, fidèlement transmis au petit Joël, l'émut profondément.

—Il doit faire si froid dans l'étable, gémissait-il. Pauvre petit Sauveur !... Mère, si je n'étais pas un misérable lépreux je lui enverrais ma couverture... Mais il n'y faut pas penser, je suis un lépreux.

—Qui sait ? murmura sa mère, attendrie et pensive.

A la grande joie de l'enfant, après avoir un peu songé, elle prit la couverture, la roula et, d'un pas rapide, se dirigea vers l'endroit indiqué par les bergers.

Dans l'étable, par la porte en ruine, par les fentes des rochers, un vent glacial pénétrait Il y faisait bien froid et à genoux dans la paille près de la crèche, le bœuf et l'âne soufflaient sur le divin enfant.

Il avait croisé ses mains mignonnes sur son cœur et rêvait au salut des humains. Il était bien beau, bien ravissant et la mère du lépreux l'adora avec des transports de joie et de tendresse.

La Vierge bénie entre toutes les femmes regardait silencieuse, attendrie.

—Il est le Sauveur du monde ? lui dit Sophronie.

—Oui, il règnera sur les âmes, et son règne n'aura point de fin.

La voix de Marie était si douce, que l'humble visiteuse osa demander :

—Pourquoi l'avez vous couché sur la paille au lieu de le tenir dans vos bras ?

—C'est qu'il est le Rédempteur venu pour expier, pour souffrir, répondit la jeune mère ; et son regard, qui respirait une compassion ineffable et profonde, s'arrêta sur l'enfant.

La veuve aurait voulu les regarder toujours, mais elle pensa au petit Joël qui l'attendait et dit à la Vierge :

—Vous êtes une heureuse mère. Moi, mon enfant est un lépreux... un objet d'horreur, de dégoût... Il n'a jamais vu la lumière du jour, mais il a un cœur généreux, mon petit Joël, et c'est de sa part que je viens. Il a su que l'enfant est couché au froid sur la paille et il lui envoie sa couverture.

La Vierge écoutait émue, mais souriante.

De ses belles mains, elle prit la couverture que la mère du lépreux avait déposée à ses pieds ; elle l'étendit sur le divin bébé qui n'avait pas de nom encore et, baisant l'un de ses poings roses, elle murmura :

—Il a eu pitié de vous, ayez pitié de lui.

***

Le feu s'éteignait au foyer de la veuve et le petit Joël sentait le froid le gagner, quand il entendit comme un bruissement d'ailes, autour de son lit.

Des mains qui n'étaient pas celles de sa mère étendirent sur lui une couverture moëlleuse, parfumée, et une voix, la plus douce qu'il eût jamais entendue, lui dit à l'oreille :

—Celui que tu as voulu secourir m'envoie vers toi. Tu vas voir la lumière du jour ; ton corps va devenir sain et beau.

Au même instant, dans toutes ses veines, l'enfant sentit courir un sang nouveau, généreux ; ses yeux s'ouvrirent et il vit un ange, rayonnant de gloire, penché sur lui.

Ravi, mais tremblant de crainte, il ferma les yeux.

—Ne crains rien, Joël, lui dit l'ange. Sur la terre, s'est levée la lumière qui éclaire la vie et la mort. Loue le Seigneur. A cause de Celui qui est là, dans l'étable, couché sur la paille, les malheureux seront désormais des êtres sacrés.

Souriant, il fit un signe et, à côté du lit de Joël, de la terre battue, surgit un arbre magnifique, lumineux, tout chargé de fruits, de bonbons, de jouets étincelants.

Le petit Joël poussa un cri d'admiration.

—Aime l'enfant de Bethléem, dit l'envoyé céleste. Et il disparut.

Telle est l'origine des arbres de Noël.

Laure Conan

Les Canadiens-Français, bien qu'invinciblement attachés à tout ce qu'ils tiennent de leurs ancêtres de France, sont *Canadiens* avant tout, ce nom leur appartient depuis trois cents ans, car ils ont une histoire dont dont les fastes se sont déroulés sous le ciel du Canada.

EDMOND DE NEVERS

Les regrets sont bon marché ; on en achète plusieurs avec une seule négligence.

MME DANDURAND.

L'habitude des chagrins anticipés a pour inconvénient de nous les infliger tantôt en vain, tantôt en double.

F.-G. MARCHAND.

Illusions de Noel

HÉLÈNE et Jeanne, avant de se coucher, avaient, chacune, pendu au pied de leur lit, un bas de laine, le plus gros qu'elles purent trouver. Santa Claus n'est-il pas très bon ? La cheminée n'est-elle pas très large ?

Et cependant un grave souci avait jeté comme une ombre dans leurs grands yeux doux. Raymond, le frère aîné, leur avait dit quelques heures auparavant que Santa Claus, comme le petit Poucet, n'existait que dans les contes ; que toutes ces histoires de descentes dans les cheminées étaient imaginées par les mères pour forcer les petites filles à être sages. Hélas ! comme cette première morsure du doute leur avait été cruelle ! "Papa, est-ce vrai ?" me dirent-elles, en venant se blottir contre moi, pensives et attristées, attendant le mot qui abrège ou prolonge l'enfance.

Oh ! alors, avec une tendresse infinie, je les pris sur mes genoux et longtemps, longtemps, je les caressai. Je ramenai peu à peu leur croyance égarée, comme le printemps ramène les hirondelles aux anciens nids. Tous mes souvenirs, les joyeux souvenirs des Noëls d'antan glissèrent, de mon passé, dans leurs jeunes âmes. Je réchauffai leur rêve à la chaleur de ceux que j'avais vécus. Je leur dis, pendant que leurs paupières s'abaissaient lentement, le grand voyage de Santa Claus sous les nuits polaires, sa bonté pour les petits enfants bien sages, ses belles poupées distribuées chez le pauvre comme chez le riche.

Je parlais encore, et déjà le sommeil avait apporté son apaisement, et le sourire resté sur leurs lèvres me disait que maintenant leurs yeux intérieurs s'ouvraient sur des cheminées qui montaient jusqu'aux étoiles.

Dormez, mignonnes, dormez. Demain, de vos bas de laine jailliront des joujoux et des bonbons. Que vous importe que le vieux Noël ait pris les traits de votre mère, pour se glisser discrètement au pied de vos petits lits. Puissiez-vous les garder longtemps vos charmantes illusions ?

Que ne donnerais-je pas moi-même pour les avoir encore !

Gonzalve Desaulniers

Nos compatriotes Franco-Américaines

LEUR histoire est l'histoire de toutes les Canadiennes. Et les poètes qui ont chanté les gais sourires, les jolis minois, les beautés féminines du pays natal, seraient forcés de se répéter s'ils voulaient consacrer quelques strophes, rimer quelques sonnets à l'adresse des Franco-Américaines. Le rapprochement qui se fait entre elles n'est pas encore de l'atavisme, c'est le même cœur battant sous l'empire des mêmes sentiments ; ce sont les mêmes aspirations vers un idéal commun, c'est le même amour du beau et du bien ; leurs âmes, comme des harpes sœurs, vibrent avec une égale harmonie sous le souffle de la même brise patriotique et religieuse.

Chamfort a pu dire : "Les femmes n'ont besoin que d'être belles." Franco-Américaines et Canadiennes, épouses, fiancées ou sœurs sont là pour compléter sa pensée, et fournir les modèles de beauté rêvés par l écrivain. Belles, elles le sont d'une beauté traditionnelle ; mais elles sont bonnes : la bonté, cette suave beauté de l'âme est surtout leur titre de prédilection aux hommages qui leur sont rendus. Leur nom, inscrit avec un discret orgueil sur les plus belles pages de notre histoire, y répand un parfum d'héroïsme, de vertu et de douceur qui ravive la fierté nationale dans les chants de victoire et rend moins douloureuses les blessures faites à l'âme par les souvenirs pénibles des jours de défaite. "O leum effusum nomen tuum."

Aux Etats-Unis, la femme canadienne a joué un rôle qui n'est pas assez connu. Pourtant, comme le disait Paul Marguerite, "les gens qui vivent ensemble et qui s'aiment s'entendent habituellement penser." Bismark, l'inflexible "chancelier de fer," proclamait en pleurant sur la tombe de sa femme qu'à cette dernière il était redevable de tout ce qu'il avait fait de bien dans sa vie. Ce témoignage, parti de haut, était-il autre chose que la voix de la justice, proclamant à la face du monde la douce mais salutaire influence de celles qui ont puisé dans leur faiblesse même le secret d'une force qui a donné aux œuvres du cœur et de la charité, une impulsion restée sans parallèle, après des siècles de progrès, de grandeur et de génie.

Sans doute, l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine s'est développée dans un cadre assez restreint pour les laisser longtemps sur la liste des oubliés de l'histoire. Mais l'héroïsme ne pousse pas que dans les plaines immenses où les peuples passent avec un grand bruit d'armes. Il pousse, et le plus souvent c'est là qu'il fleurit, dans le cœur des humbles qui savent combattre pour un principe et ne reculent pas devant la tâche, toujours ardue, de conserver, malgré la persécution, malgré l'intolérance, malgré le fanatisme, les douces et fécondes traditions de leur race.

Les cœurs s'acclimatent peut-être, mais ils ne changent pas. Les Franco-Américains, après cinquante ans d'absence, chérissent toujours le pays natal avec une ardeur qui ne dépare pas l'attachement inébranlable, loyal, qu'ils ont pour le drapeau de leur allégeance. Mais, s'ils sont restés eux-mêmes, à qui le doivent-ils, sinon à celles qui, ayant pour mission d'égayer et de bénir leurs foyers en ont chassé la désespérance et conservé, dans toute sa beauté leur caractère ancestral.

Nous disons "la langue maternelle." Admirable expression qui résume bien, dans sa simplicité, la grandeur de l'œuvre accomplie par la Franco-Américaine. Les nôtres sont restés inébranlables dans leurs revendications parce qu'ils se sentaient appuyés, parce qu'ils étaient encouragés par des compagnes admirables dont le courage et l'amour ne se laissaient pas émousser par les déprimantes inconstances de la vie de labeur. Et les générations grandissaient à l'ombre de tels foyers, bercées aux chants nationaux modulés, dans une effable musique par les lèvres pieuses qui, penchées sur les berceaux, en éloignent les songes affreux pour y verser tendrement les pures joies enfantines.

Et les hommes, heureux de tant de paix, d'amour et de gaîté, se sentaient plus forts.

"Heureux, dit Michelet, celui dont la femme refait tous les jours le cœur

par la musique du soir !" O mes compatriotes Franco-Américaines, qui chantera jamais la douceur de vos voix, la tendresse de vos cœurs, la limpide clarté de vos âmes ! Qui redira jamais la sublimité de l'œuvre que vous avez accomplie pour tout ce qui nous est également cher, la langue, la foi et les coutumes ! Qui redira la part que vous avez prise dans les triomphes que nous chantons avec tant d'enthousiasme, nous, les hommes, et dont nous réclamons pourtant tout le mérite !

J. L. K. Laflamme

Woonsocket, R. I.
le 12 décembre 1902.

Il est des hommes qui seraient injuriés de s'entendre appelés dévôts, et qui se laissent volontiers appeler Céladons et se vantent comme d'une prouesse glorieuse, de leurs succès criminels

LOUIS LALANDE, S.J.

Restitution

OR, hier, dimanche, pendant que les grandes orgues, à Saint-Louis de France, pleuraient le *Rorate*, une jeune femme, en quittant précipitamment son prie-Dieu, laissa près de moi tomber une lettre. Je voulus la lui remettre ; déjà, elle avait disparu dans la foule massée en arrière de l'église et je ne pus même surveiller sa sortie.

La lettre, des feuillets sans enveloppe, froissée comme ces billets qu'on a longtemps cachés dans un corsage, resta entre mes mains. Pas d'adresse, ni de vedette ou de signature. C'était le message d'une inconnue à un inconnu plus mystérieux encore, et l'idée me vint, pendant que les orgues faisaient monter leurs voix suppliantes, dans la sonorité des voûtes, de la publier ici. Rien, en ce monde, n'est livré au hasard, et, la missive qu'on jette au vent, tôt ou tard accomplit la mission que la volonté supérieure lui a assignée.

La voici donc, dans sa parfaite intégrité :

"Je vous écris, ce soir, une lettre que vous ne lirez pas. Une lettre dans laquelle mon âme va s'imaginer mettre des nuances que les paroles, trop de fois, n'ont jamais pu vous exprimer. Pauvres femmes que nous sommes ! parce que les mots qui caressent nous viennent aisément aux lèvres, il faut les taire, et les hommes comprennent peu cette invincible fierté. Cette dignité féminine, que vous voulez pour votre mère, vos sœurs, vous irrite presque, dans celle que vous aimez, et, vous-même, mon grand ami, vous n'avez pas compris que, dans nos différends où votre susceptibilité m'offensait, je ne devais pas la première vous tendre la rameau d'olivier. Quand mon cœur crierait après vous et le jour et la nuit, jamais vous ne l'entendrez, et, à cette époque où l'aurore des fêtes qui s'approchent, jette devant elle de gais et lumineux rayons, et éveille en moi tant de chers souvenirs, je ne me placerai pas, même comme par hasard, sur votre chemin pour vous les rappeler. Pourtant, qu'il m'est pénible et douloureux d'être seule à célébrer le retour de cet anniversaire ! je puis bien vous l'écrire dans cette lettre que vous ne lirez jamais. Oui, je songe, ce soir, avec la tristesse que, seu'es, les âmes malheureuses peuvent comprendre, à cette après-midi de dimanche, veille de Noël, que nous avons passée ensemble, et où nous avons été si heureux vous et moi. Car, nous sommes vraiment "ces deux qui vont ensemble" dont parle Dante à propos des âmes, et la cruauté des choses peut nous séparer mais non pas nous désunir.

Quelle est donc cette invisible meurtrissure qui s'est produite entre nous et qui, peu à peu, nous a rendus presque étrangers l'un à l'autre.

Etrangers ! comme ce mot semble invraisemblable, en effet, sous ma plume en vous écrivant. Je le répète à haute voix et l'atmosphère autour de moi semble soudainement s'être refroidie. Je le reprends, il est aussi méchant qu'injuste. Le lien qui nous rattache est toujours aussi fort et votre tendresse aussi réchauffante qu'autrefois. Il n'y a donc entre vous et moi que votre orgueil d'homme ; fléchira-t-il devant ma dignité de femme qui n'abdiquera jamais ? Partout où nous allons, cependant, nous recherchons, sans nous l'avouer, sans surtout rien en laisser paraître, les traces du passage de l'un et de l'autre. Mes amis, vous ne les estimez que davantage parce qu'ils sont miens. Les vôtres ? ah ! voilà ! ils ne m'aiment pas eux, et, lentement, pierre par pierre, ils élèvent le mur qu'ils voudraient voir entre nous. Est-ce à leur sujet que nous avons eu notre première discussion, puis une autre, puis beaucoup d'autres ? Je ne sais plus et je ne veux pas me le rappeler, ce soir, où je vous écris cette lettre que vous ne lirez pas. Je veux me donner l'illusion de vous causer comme aux beaux jours qui ne sont plus, et, vous dire ce que je n'oserais encore vous avouer, combien vous m'êtes cher et combien désolée est ma vie parce vous n'êtes plus là.

La vie ! la si courte, la si fugitive vie ! Et penser que nous en gaspillons comme à plaisir les précieux instants, qu'au lieu de chercher ensemble à la rendre et meilleure et plus douce, nous laissons chaque jour s'agrandir davantage la brèche qui nous sépare.

J'ai vu, l'autre matin que, cachée derrière les rideaux, je vous regardais passer, des cheveux qui blanchissaient sur vos tempes. J'en ai pleuré de peine Dans nos propos de jadis, c'était, vous vous en souvenez, votre joie de savoir que nous vieillirions ensemble, comme c'était mon orgueil et ma gloire de compter vos succès et d'encourager vos travaux.... Ah ! viens, dis-moi le mot qui fait tomber toutes les barrières et dissipe tous les nuages ; n'en dis qu'un et je saurais bien en trouver un autre plus doux encore pour te répondre. Ah ! l'infiniment cher qui ne se doute pas de ces choses et qui prend mon masque de calme tranquillité pour de la froideur réelle, ma réserve pour de l'indifférence ! Vite, hâtons-nous, la vie s'en va, reprenons notre travail à deux, nos propos d'intimité heureuse dans cette petite bibliothèque où "nos rêves ont cogné leurs ailes à tous les murs." A présent, c'est fini, je puis bien te le dire dans cette lettre que tu ne liras pas, mon cœur est irrévocablement fixé et comme dans l'Eternelle Chanson, je t'aime "Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain...."

La lettre finissait là.

Voilà ce que je lus, hier, dimanche, pendant que les grandes orgues à l'église de Saint-Louis de France, pleuraient le *Rorate*...

Françoise.

Dans la vie publique comme dans les relations privées, l'honnêteté est la meilleure politique, axiome trop souvent oublié de ceux qui se font un besoin de vivre da s l'arène parlementaire, qui en recherchent l'entrée avec passion et qui n'y travaillent que pour le gain, les honneurs ou le pouvoir

PAPINEAU.

A cœur vaillant, rien d'impossible

POUR fêter dignement la Sainte-Catherine, et pour célébrer aussi son anniversaire de naissance, Jeanne L... a formé le projet de rassembler ses amis. C'est tout un évènement, car dans la petite paroisse de Charlebourg on ne connaît guère de réunion aussi grandiose.

Depuis six heures, les bonnes femmes de l'endroit, le nez collé aux aux vitres, attendent avec impatience les voitures des invités de la "demoiselle à M. le Docteur".

Seule dans sa chambrette, Jeanne donne un dernier coup d'œil à sa toilette ; pour cadrer avec son teint mat, ses yeux bruns et sa chevelure, idem, notre héroïne, de taille élégante, porte une robe de mousseline rose thé, piquée de nœuds de velours noir. Ce n'est pas une beauté suivant les esthétiques aspirations de l'art, car son nez est un peu gros et sa bouche trop grande, mais l'expression spirituelle de ses yeux au regard doux, le sourire aimable qui illumine son visage, la font trouver parfaite par ceux qui s'approchent d'elle ou qui vivent dans son commerce intime.

Il est à peine huit heures ; Jeanne est déjà prête et se dispose à descendre au salon, quand des coups précités sont frappés à sa porte. Un pan de robe blanche se montre d'abord, puis une tête mutine, blonde comme les blés.

Jeanne pousse un cri :

—Marie ! quel plaisir ! Depuis quand es-tu de retour ?

—J'arrive, mignonne, répond la nouvelle venue, se jetant dans les bras de son amie. Figure-toi que je reçus ta lettre à Montréal, avant-hier soir, et quand j'y lus que tu donnais une soirée à l'occasion de la Sainte-Catherine, je n'y tins plus et une envie folle de revenir à Charlebourg pour ce jour-là s'empara de moi. J'inventai excuse sur excuse ; la maladie, pourtant bénigne de mon petit frère Hector fut le principal prétexte donné à ce départ précipité. Ma tante jeta les haut cris, ma cousine Laure était au désespoir, tant ma désertion dérangeait leurs plans. Tu te figures la jolie surprise faite à maman qui ne m'attendait pas plus que l'homme de la lune. Dans tout ce bavardage, j'oublie la chose principale, et je m'empresse de réparer ma faute. Tu sais tous les bonheurs que je te souhaite, ma Jeanne ; le petit présent que voici te prouvera que les amusements de la grande métropole ne m'ont pas fait oublier ton souvenir, qui d'ailleurs ne m'a guère quitté de tout mon séjour à la ville.

—Toute reconnaissante que je puisse être de ton cadeau, ma bien chère Marie, cela ne me vaut pas encore le plaisir de te voir ici, ce soir. Que je suis contente que tu sois venue de si bonne heure. Assieds-toi là, à côté de moi ; nous allons pouvoir causer sans être dérangées. Voyons, t'es-tu bien amusée dans ton voyage ?

—Amusée ! fit Marie, levant les yeux au ciel, aucune expression ne pourrait te le rendre. Ah ! il m'est arrivé une aventure dans le convoi qui efface tout ce que Montréal avait pu me procurer de jouissance. C'est une des nombreuses raisons qui m'ont fait tant me hâter de venir te voir, j'ai tant de choses à te raconter, oh ! mais des choses... et la jeune fille prit un air si comiquement mystérieux, que Jeanne ne put retenir un franc éclat de rire.

—Encore une conquête, je suppose; ma chère Marie, tu es incorrigible.

—Tu ris de moi maintenant, mais rira bien qui rira la dernière ; tu crois que je suis encore sous l'effet de mon enthousiasme, et que, dans quelques jours, j'aurai tout oublié ; tu te trompes, celui-là sera mon mari ou je ne me marierai jamais.

—C'est au moins le dixième de qui tu m'as dit la même chose. Mais parlons sérieusement. Comment peux-tu compter sur une flirtation de quelques heures en chemin de fer. D'abord, tu me permettras de te faire remarquer que la chose n'était guère correcte.

—Bon, je m'attendais à cette réflexion. D'abord, toi, ce n'est pas 23 ans que tu as aujourd'hui mais le double, voire même le triple Vois-tu, ma chère Jeanne, j'ai toujours remarqué que les gens qui s'en tenaient aux choses strictement correctes n'avaient guère de plaisir dans la vie ; il faut varier, vois-tu, tout en restant dans les bornes que permet la dignité, s'entend.

Je reviens à mon histoire. Pour calmer ton inquiétude, je te dirai que notre présentation s'est faite aussi bien que l'endroit le permettait. Voici : le wagon dans lequel je pris place était plein jusqu'au faîte, et j'avais réussi, en arrivant une des premières, à réserver un siège à côté de moi, sur une banquette, donnant pour prétexte à ceux qui me la demandaient qu'il était retenu. Crois-tu aux pressentiments, toi, la sérieuse Jeanne ? Eh bien ! moi j'y crois. Donc, au moment où le convoi s'ébranlait je vis entrer, à l'autre bout du char, un grand jeune homme brun, à l'air un peu mélancolique, à la tournure élégante, qui me plut tout de suite.

Ah ! me disais-je, si celui-là vient me demander mon siège, je n'aurai jamais le cœur de le lui refuser.

Je ne sais si le magnétisme y fut pour quelque chose, toujours est-il que le monsieur en question, après un coup d'œil rapide jeté autour de lui, se dirigea de mon côté. Je pris un livre dans ma sacoche de voyage et, dans mon trouble, je le tins, quelques secondes, ouvert la tête en bas ; une voix riche et bien timbrée me fit tout-à-coup lever la tête.

—Mademoiselle, vous permettez...

Si je permettais... Je pris pour lui répondre un de ces airs timidement ingénus que je réserve pour les grandes circonstances,—ces airs-là forment partie des munitions les mieux appréciées de mon arsenal d'innocentes coquetteries, et je fis mine de m'enfoncer plus avant dans mon livre, tandis que mon esprit trottait pour décou-

vrir quel prétexte je pourrais convenablement lui offrir de m'adresser la parole.

Je jetai des yeux furtifs sur le store que je ne pouvais baisser, ne me trouvant pas du côté du soleil. A bout d'arguments, je fermai mon livre, et me sentant observée, je fis mine de regarder par la fenêtre ; à cet instant, le volume que je tenais m'échappa et s'en alla rejoindre, sous la banquette, ma sacoche de voyage. Aussitôt, mon jeune homme se précipita pour le ramasser, je le remerciai, et peu à peu la conversation s'engagea. Il me déclina ses noms et qualités, je fis de même et, en moins d'une heure, nous étions devenus d'excellents amis. Il me dit venir s'établir à Charlebourg, sur le conseil de sa cousine, la vieille Mlle D., qui demeura près de deux ans dans notre joli village. Que l'on conteste maintenant l'utilité des vieilles filles ! Le notaire F., car le monsieur qui nous occupe en ce moment exerce cette libérale profession, se rendait précisément chez elle pour quelques jours avant de venir prendre ses quartiers définitifs dans notre village. Jeanne, toi qui t'évertues toujours à me chanter que les hommes ne valent pas le huitième du mal qu'on se donne pour eux, tu trouveras que celui-ci est d'une tout autre pâte que les autres. Je te jure que mon jeune homme n'est en rien semblable à ceux de son sexe. Seulement, je lui reprocherai un défaut : il est trop maigre.

—Comment ! il est maigre et notaire ! Tu avais raison de me dire que celui-là n'était pas comme les autres, car, moi je n'ai toujours connu que des notaires gros, gras et bien portants. J'en étais venue à croire que l'habitude de rédiger des contrats de mariage était pour beaucoup dans le secret de leur bonne mine ; il faut croire que le monsieur dont tu parles n'a pas profité de la recette. Quel dommage tout de même qu'il n'ait pu être ici pour ma soirée ; j'en aurais été si heureuse pour toi. Je donnerais tout au monde pour qu'il te vît dans cette robe blanche et ces boucles bleu pâle qui sient si bien à ton teint de blonde.

—Il ne perd rien pour attendre, reprit Marie finement. J'aurai alors une robe plus fraiche et des nœuds plus coquets. Je te prie de croire que je suis rompue à ces sortes d'exercices, j'en ai acquis des forces d'athlètes qui m'étonnent moi-même. Mais j'entends une voiture, vite, descendons, ce sont, sans doute, tes invités qui arrivent.

Les voitures, en effet, défilaient nombreuses au bas du perron du Dr L. En quelques minutes, le salon s'emplit de robes claires et de jolis minois, d'habits noirs et de moustaches blondes et brunes ; sur l'air de la "Belle Catherine", joué avec entrain, les rondes s'organisèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et l'enthousiasme devint à son comble quand on passa dans les rangs la "tire" traditionnelle, sans laquelle une fête canadienne ne peut être dignement célébrée.

L'on se sépara fort avant dans la nuit, au grand bonheur de l'infatigable Marie, pour qui un voyage de plusieurs lieues et une nuit blanche, semblaient n'être qu'un jeu.

⁂

A quelques jours de là revenant de Québec, un dimanche après-midi, Jeanne rencontra à la porte de sa demeure, son amie qui l'attendait. Avant même qu'elle fut descendue de voiture, Marie se précipita vers elle tout essoufflée :

—Ma chère, il est arrivé !

—Qui ça ?

—Perds-tu la tête ? Je veux parler du notaire.

—Grand Dieu ! il y a longtemps que je n'y pensais plus à ton faiseur de contrats.

—C'est-y possible ! fit l'expansive Marie, d'un air de stupéfaction comique. On voit bien que tu ne le connais pas ce héros que Charlebourg aura bientôt l'honneur de posséder. Jeanne, je suis si heureuse, en ce moment, qu'il me prend des envies de crier mon bonheur sur tous les toits, de le dire aux roseaux, si la neige ne les couvrait pas tous.

—Ma chère petite Marie, tu seras bien toujours une enfant. Quand apprendras-tu que les vraies jouissances sont celles que nul œil indiscret ne pénètre ; les joies intimes ont leur pudeur, comme les chagrins profondément ressentis.

—Tu parles d'or, chérie, mais on voit bien que tu n'as jamais coujugué tous les temps du verbe aimer ; jusqu'ici, tu t'en es toujours tenue au conditionnel. J'ai hâte de t'y voir, toi, la sagesse en personne, j'ai l'intuition que tu seras pire que moi.

—Je n'ai pas la modestie de croire que sur ce sujet, tu puisses être surpassée, s'exclama Jeanne en riant de tout son cœur ; d'ailleurs, je ne suis suis pas ambitieuse, va, et je me contenterai de peu, ne pouvant donner beaucoup.

Tout en devisant de la sorte, Jeanne avait entraîné son amie dans sa chambre où elles y étaient déjà depuis plus d'une demi-heure, quand un coup de sonnette se fit entendre.

—Je te parie que c'est lui, dit Marie, se levant avec précipitation ; tu comprends si je me sauve !

—Pas du tout, je ne l'entends pas ainsi ; puisque tu es ici, tu descendras au salon avec moi. Dans tous les cas, c'est papa et maman qu'il demandera tout d'abord, le maire et la mairesse ont droit à ses premiers hommages ; si on nous appelle, il sera alors assez temps de nous déranger.

Après une dizaine de minutes d'attente qui parurent des heures à la turbulente Marie, menaçant toujours de partir et restant quand même, on vint prévenir les jeunes filles qu'on les attendait au salon. Jeanne y fit son entrée avec son calme et sa dignité ordinaires, pendant que son amie, toute rougissante, mettait avec plaisir sa petite main dans celle du jeune homme, qui lui dit :

—Je viens d'aller vous présenter mes hommages, mademoiselle, je ne vous ai malheureusement pas trouvée à la maison ; je suis heureux de vous rencontrer chez Mlle L., j'aurais dû m'en douter, d'ailleurs.

—J'espère, dit Jeanne aimablement, que vous vous plairez dans notre modeste village, et qu'avant longtemps vous saurez dire à l'instar de ceux qui l'habitent, que Charlebourg est le plus joli endroit de la province.

—J'ai toujours eu, mademoiselle, pour les campagnes environnantes de Québec, un enthousiasme difficile à refroidir. De tous les pays que j'ai visités, je n'ai que rarement rencontré de points de vue semblables à ceux qu'offrent aux touristes, les paroisses qui entourent la ville historique de Champlain.

—Vous avez donc voyagé en pays étrangers ? dit Marie, dont les yeux brillèrent.

—Beaucoup, mademoiselle. Et le jeune homme leur fit alors le récit succinct des lieux qu'il avait visités, des choses historiques qu'il y avait vues, et tint son auditoire sous le charme de sa parole facile, de sa conversation instructive et intéressante.

—Je te l'avais bien dit que tu le trouverais charmant, dit après son départ la triomphante Marie.

A partir de cette époque, le notaire E. vint assez souvent à la maison du Dr L., et Jeanne, le croisait quelquefois sur son passage, avec Marie qu'elle avait soin de prévenir de ces visites.

Pour faciliter les rencontres du jeune notaire avec son amie, Jeanne imagina, tantôt chez elle, tantôt chez Marie, de petites soirées musicales dont il devint très friand, et dont les deux jeunes gens faisaient tous les frais. Ces réunions, que Jeanne subit d'abord par dévouement, devinrent bientôt pour elle une source de joies intimes qu'elle n'avait jamais éprouvées jusqu'ici, et qui la surprenaient elle-même. Lorsque pour une raison, que les devoirs professionnels de M. F. expliquaient aisément, ces soirées étaient retardées, la sérieuse et impassible Jeanne que rien jadis n'émouvait, devenait ces jours-là, singulièrement impatiente et nerveuse. Encore un peu et elle eut, comme Marie, pesté contre ces vulgaires campagnards qui choisissaient toujours le soir pour rédiger leurs contrats de vente ou autres.

—Je ne croyais, disait-elle, avoir un tel amour pour la musique.

Quelques semaines se passèrent ainsi, Noël approchait et, héros et héroines avaient résolu d'apprendre un trio vocal pour la messe de minuit. Répétitions et répétiteur allaient bon train et, un soir, que l'exercice s'était prolongé plus tard que d'habitude, Jeanne monta à sa chambre sentant peser sur ses frêles épaules, un fardeau de lassitude morale dont elle ne voulait s'avouer la cause. Elle tomba plutôt qu'elle ne s'assît sur un fauteuil près de sa fenêtre. La lune se levait à travers un nuage dont la transparence permettait de deviner l'éclat vif et pur de ses rayons. Se dégageant soudain, elle éclaira un couple qui s'en allait lentement par cette belle nuit de décembre. Comme mue par un ressort, Jeanne se leva et d'un geste brusque elle tira avec force le lourd rideau de sa fenêtre, puis tombant à genoux sur son prie-Dieu, elle exhala devant Celui qui compte nos joies et nos peines, la douleur la plus vive, la plus aiguë qu'elle n'eut jamais ressentie.

Le lendemain, à la première heure, Jeanne vit arriver chez elle son amie d'enfance. Elle vit t ut de suite à l'air particulièrement réjoui de Marie que celle-ci venait lui annoncer une grande nouvelle. Refoulant énergiquement les larmes qui lui montaient aux yeux, la fille du Dr L. s'efforça d'accueillir son amie avec autant de joie que d'habitude, et faisant à son courage un dernier effort, elle provoqua d'elle-même les confidences si redoutées. Ce fut une explosion. Egoïste, comme sont tous les amoureux, Marie, à cent lieues d'ailleurs de soupçonner la vérité, n'ép rgna aucun détail à son amie. Elle fit passer et repasser devant ses yeux le tableau de ses félicités présentes et futures, exhubérances extatiques qui eussent autrefois beaucoup amusé sa confidente, mais qui étaient maintenant pour elle le raffinement d'un indicible supplice.

“ Nous avons décidé de célébrer nos fiançailles demain soir, après la messe de minuit, dit-elle, et je compte que toi, le Docteur et Mme L. vous ne manquerez pas d'assister à cette fête de famille. Mais je me sauve, car je pars avec maman à l'instant pour la ville, et tu comprends que je n'ai pas trop de temps à moi. Ah ! en effet, j'oubliais de te dire une chose qui va bien t'amuser, superbe indifférente ! Figure-toi, que M. F. me disait hier, que c'était toi, d'abord, qu'il préférait, et que voyant le peu de souci que tu semblais prendre de sa personne, il cessa bientôt de s'occuper de toi ; je ne t'en veux pas, tu peux bien le croire, conclut l'heureuse enfant, en prenant joyeusement congé de son amie.

Jeanne ne s'attendait pas à ce dernier coup ; elle resta pendant quelques secondes, après le départ de son amie, comme anéantie.

—Eh quoi, il eut pu être à moi ce bonheur dont Marie me parle avec tant d'enthousiasme ! j'aurais pu être à sa place aujourd'hui..., oui, mais fit-elle, découragée, elle eût pris la mienne et la pauvre petite n'eût peut-être pu supporter le poids de ce fardeau qui m'écrase. Et la jeune fille, épuisée par cette dernière lutte, les nerfs brisés, éclata en sanglots convulsifs. Au même moment, deux bras maternels l'entourèrent, une voix bien douce et bien tendre lui murmura tout bas :

—Ma fille, j'avais depuis longtemps deviné le travail qui se faisait dans ton âme, et j'ai voulu te laisser faire jusqu'au bout, sachant que tu ne manquerais pas de préférer le chemin du devoir et de l'honneur à celui d'un amour que Dieu n'eût pas béni parce qu'il eût été fondé sur une trahison faite à l'amitié. Vois-tu, mon enfant, c'est la souffrance chrétiennement supportée qui fait les grandes âmes, tu l'as compris et je suis si fière de pouvoir t'appliquer cette maxime si noble et si haute que tu es si bien capable de comprendre :

A CŒUR VAILLANT,
RIEN D'IMPOSSIBLE.

Claire - Suzette.

Il n'y a pas de trait de plume qui soit plus rapide que le passé.

ARTHUR BUIES.

Nounette

NOUNETTE venait d'atteindre ses dix-huit ans.

C'était une blonde jeune fille qui avait un beau front calme, de grands yeux tristes. Orpheline, elle vivait auprès d'une vieille tante hargneuse qui l'employait, tout le jour, à filer le lin de son champ ; et comme elle était boîteuse la pauvre petite, et d'esprit doux et timide, elle passait sans que personne s'inquiétât de sa vie.

Assise dans la cuisine de la vieille chaumière, souvent Nounette rêvait, et parfois il lui passait sur le cœur de ces effluves légers, pareils aux brises avant-coureuses du printemps. Ignorante des choses de l'amour, elle se

figurait l'avenir comme un grand jour pur, où, viendrait à elle dans une heure jolie, celui pour qui son âme était tourmentée de voluptés vagues....

Pierre, avait vingt ans à peine ; il semblait hautain et d'humeur sauvage, ne communiquant avec personne et passait ses journées à courir les bois.

Nounette et lui se connaissaient depuis peu. Cependant leurs maisons étaient proches : en haut sur la colline, vivait la famille du jouvenceau dans un gentil châlet, entouré d'un grand jardin potager et de quelques tonnelles de vigne ; en bas, sur le bord de la rivière, la cabane délabrée de la vieille tante Binot.

Les deux jeunes gens se voyaient régulièrement, depuis que Pierre avait pris l'habitude de venir pêcher à l'extrémité d'une petite digue en décombres, qui était tout à côté de la demeure de Nounette. Les premières fois à peine la saluait-il quand il la voyait à la fenêtre, mais un jour qu'il avait imprudemment sauté de la digue sur une roche plate, à fleur d'eau, la jeune fille avait poussé un cri.

Ayant compris son émoi, il l'avait rassurée.

Depuis ils se parlaient presque chaque fois que Pierre venait pêcher et de ce petit bonjour échangé quotidiennement, était née une douce intimité, qui apportait à Nounette avec le parfum du renouveau, des bouffées de bonheur....

***

Pierre debout sur la digue, ramassait ses engins.

Auprès de lui dans une sorte de panier tressé de joncs grossiers, trois superbes carpes sautaient, faisant consteller leurs écailles de nacre, où se miraient comme sur la rivière, les moires et les ors du soleil couchant. L'air était chaud, chargé des arômes de la terre. Par moment un souffle passait, qui s'en allait chatouiller la mousse, après s'être joué dans les petites têtes vertes des buis frais ; et dans les arbres, les jeunes feuilles s'agitaient doucement, tels des oiseaux qui battent de l'aile avant de prendre leur vol.

Nounette, assise non loin de la digue, regardait Pierre en pensant à mille choses imprécises qu'elle n'eût pas su dire. Elle songeait à une vie heureuse, indéfinissable, et elle sentait son âme imprégnée de douceur et de tristesse. Tremblante, elle admirait cet adolescent qu'elle trouvait plus beau en se jugeant, elle, débile et chétive. Dans ce crépuscule d'avril, elle aimait son ami d'une tendresse profonde, d'un amour craintif, qu'elle nourrissait d'espérance silencieuse. Elle n'aurait su dire quel jour, ni à quel moment, son amitié jadis insoucieuse s'était tout-à-coup chargée d'inquiétude, mais son cœur se reconnaissait comme s'il avait toujours eu l'habitude d'aimer...

Ses engins sur l'épaule, et son panier, sous le bras, Pierre s'avançait vers elle, souriant, et la pauvrette le voyait s'approcher avec un frisson, une sorte d'angoisse qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle le rencontrait. Mais le jeune homme passa, calme, et tandis qu'il remontait la colline, satisfait de sa pêche, Nounette demeurait assise, aspirant avec force l'odeur amère des saules....

***

Les jours avaient fui et déjà septembre finissait. L'air était tiède, des feuilles flétries tourbillonnaient, résignées. Le matin quand le soleil matinal transperçait de ses rayons faiblis les brouillards légers, on voyait briller au bout des branches et sur les buissons, comme des gouttelettes d'argent. Les charmilles étaient toutes dépouillées et le vent n'apportait plus que des senteurs d'arrière saison.

La cloche sonnait midi à l'église du village. Sur la route passaient les bouviers, beaux gars, qui ramenaient aux granges des charettes de grappes mûres.

Nounette s'empressait de rentrer pour préparer le modeste repas du jour. Elle était bien pâlie, et on eût dit qu'elle boîtait plus bas qu'autrefois.

Elle regardait avec des yeux humides décroître la nature et, son cœur se serrait à la vue de toutes les jolies fleurs évanouies, qui jonchaient le bord du chemin.

Depuis le jour où en juillet passé, Pierre s'en était allé habiter la ville, la petite infirme dépérissait lentement. Parti sans lui dire adieu !

Elle comprenait maintenait qu'il ne l'avait jamais aimée, lui, que d'une amitié lointaine, et elle ne s'étonnait plus qu'il n'eût pas compris pourquoi elle se faisait tous les jours plus gracieuse et plus tendre dans leurs causeries.

Le soir quand la chaumière était close, et que Nounette veillait, penchée à sa fenêtre comme si elle avait pu voir dans l'ombre son ami Pierre, son amour, elle faisait penser à ces roses que l'automne épargne dans des massifs et qui s'effeuillent avec langueur.

Albert Jeannotte

Ne savez-vous pas que l'honneur, c'est le droit au respect d'autrui, fondé sur le respect de soi-même, sur l'horreur et l'abstention de tout ce qui souille une réputation, discrédite un nom, abaisse et avilit une vie ?

L'ABBÉ G. BOURASSA.

CADEAUX ! CADEAUX ! !

Nos magasins font leur grande toilette et offrent à leurs clientes tout ce que le bon goût artistique peut rêver en fait de cadeaux de Noël et du Jour de l'An. Nous ne voudrions pas, dans ces colonnes, faire de réclame à personne, mais nos maisons canadiennes sont si bien connues que je crois pouvoir commettre quelques indiscrétions sans porter ombrage à qui que ce soit. Et puis, il ne serait pas mauvais de prendre occasion des fêtes du premier de l'an pour essayer de dissiper quelques préjugés. Ainsi, on croit généralement qu'il n'y a que les magasins de la partie ouest de la ville qui ont des belles choses et des choses à la mode. Eh bien ! l'erreur est grande. En montant l'autre jour dans la rue Saint-Laurent, j'ai vu un étalage qui m'a tout de suite tiré l'œil. C'était le magasin de MM. Rodrigue et Frères, 256, rue Saint-Laurent.

Il y avait là des blouses d'un goût charmant ; moi, j'adore quelque chose de chic qui n'est pas banal et j'en trouverai bon nombre de mon goût ; j'entrai donc et je fus vraiment surprise du bon marché dans les prix. Je vis entr'autres choses une blouse en flanelle blanche très habillée, ayant pour simples garniture au col, aux manchettes et pour couvrir la place des boutons et des boutonnières, des biais en cachemire, vous savez comme ces châles que nos mères avaient et dont on appelait le dessin, *têtes de violon*. L'effet était ravissant et si distingué surtout. Vous trouverez encore chez MM. Rodrigue, un assortiment varié d'articles de confection et de nouveautés. Un choix de poupées de toutes grandeurs et de tous prix commande encore l'attention. C'est à rêver de devenir petits. Tandis que nous sommes dans la rue Saint-Laurent, arrêtons voir les bijoux de MM Beaudry & Fils, 270, rue Saint-Laurent.

C'est une maison si recommandable ! D'abord, moi, je ne recommande que les bonnes maisons, et celle-là en est une. D'ailleurs, je suis heureuse de le dire sa bonne réputation est connue partout. Quand on dit en parlant d'un bijou : C'est de chez Beaudry, tout le monde sait que l'article est supérieur ; Montres, bagues, bracelets, jardinières, etc, etc, tout y est

de la meilleure fabrique et du dernier goût. Après avoir songé à parer notre personne, n'oublions pas de récréer un peu notre esprit, ce pauvre esprit qui travaille souvent si durement et cherchons à le calmer par de douces harmonies. Il n'y a que ça ! Allons donc chez M. Ed. Archambault 1686, rue Sainte-Catherine —vous voyez que je reste toujours dans l'est, c'est plus canadien — et pendant qu'un musicien, attaché à la maison fait résonner les notes d'un piano de superbe facture, reposons-nous doucement. Ah ! si on me présentait un piano pour mes étrennes ! si jamais cela arrive, ce sont les pianos chez Archambault qui auront la préférence, je m'en fais la promesse. En attendant, mon cœur balance entre une guitare ou une mandoline ; il est pincé, c'est sûr, mon pauvre cœur. Et puis, quelles ravissantes romances, quelle délicieuse musique classique ! Je choisis une étude de Chopin, une valse de Schumann et me voilà heureuse toute une soirée.

Et voilà qu'en continuant ma flânerie dans la rue Sainte-Catherine, je remarque au numéro 1613, près de la rue St-Hubert le magasin C. J. Grenier, fabricant et importateur de corsets. Un corset pour étrennes ? pourquoi pas ! quand il est aussi souple et aussi luxueux que celui qui me tombe sous les yeux. Il y en a de plus modestes et d'aussi durables en même temps mais à des prix modérés. Décidement, nous voici devant un marchand obligeant, qui est décidé d'obliger toutes les bourses. Achetons encore des jarretières - honni soit qui mal y pense ! - leur couleur bleu ou rose doit être d'un si bel effet sur un bas noir. Sans compter que les jarretières, chez M. Grenier, sont tout à fait hygiéniques et de bonne qualité. Je dirais bien un mot des tournures, mais, je suis un peu intimidée. D'ailleurs, si quelques-unes de vous en avez besoin, chères lectrices, je vous dis tout bas : Allez chez Grenier.

Je vous vois venir et me crier : Comment, rien à mettre sous la dent, et dans un temps de fêtes encore ! Patience ! croyez-vous, par hasard, que je n'aime pas les bonnes choses aussi ? Et pour vous montrer que je m y entends, je vous conduis immédiatement à la grande épicerie d'Argencourt, coins des rues Saint-Denis et Ontario. Quel régal, chères lectrices, et si dans le ciel on a d'aussi bons pâtés de foie gras, des olives aussi juteuses, des fruits aussi savoureux que chez d'Argencourt, eh bien, on pourrait se résigner à aller, au ciel . . . dans quelques années. Mais comme il est défendu, même en vue du bonheur éternel de se laisser mourir de faim, achetons nos provisions de Noël et du Jour de l'An chez d'Argencourt. C'est étonnant tout ce qu'on y trouve : jusqu'aux bonbonnières comme chez le meilleur confiseur. (Entre nous, ne croyez-vous pas que j'en aurais mérité une ?) Les fruits confits, ça n'est pas *déplaisant*, comme on dit en bas de Québec. On m'en donnerait mon saôul que je crierais : encore ! Et les liqueurs donc ! Anisette, maraschino, chartreuse, curaçao, crème de coco, etc, etc, puis, tous ces beaux paniers de vin où selon le vers Beaudelaire : l'âme du vin chante dans les bouteilles... Bien ! si vous allez vous approvisionner chez M. d'Argencourt, c'est votre famille qui ne sera pas à plaindre. Et vous m'inviterez pour le réveillon de Noël, n'est-ce pas ?

Je connais un monsieur, pas trop joli, ni trop laid non plus,—il ne faut pas décourager personne—qui a l'intention de me faire un cadeau au jour de l'an. Il croit qu'il me doit cela pour le service que je lui ai rendu, dimanche dernier, en recousant les boutons de son paletot. Le pauvre homme ne sait que m'offrir et si je laisse à lui-même, je suis sûre, qu'il va faire des bêtises. J'aime autant lui faire savoir tout de suite que s'il m'achète une belle boîte de parfums chez M. Brillon, pharmacien, 540 rue St-Denis, je serai au comble du ravissement. On y vend une parfumerie supérieure. Et je puis bien vous l'assurer, car je m'y connais. N'est-pas que c'est exquis de porter constamment sur soi, un soupçon—le seul permis—de parfum. Et quand il est de bonne qualité, quelques gouttes à la fois suffisent pour embaumer... toute une vie. Ainsi si monsieur Charlie veut m'offrir un flocon de *Rose-Iris* ou de *Senteurs des Prairies* (ou bien les deux à la fois) ces deux essences très en vogue en ce moment, je me considérerai bien servie. Il y a encore des articles de toilette très gentils chez M. Brillon : vaporisateurs, brosses à cheveux, à hardes ? Aimez-vous l'ébène ? à mon avis, c'est mieux et plus propre que l'argent et d'un luxe moins criard.

Allons, je vous ai livré tous mes petits secrets, mais je ne le regrette pas. Entre Canadiennes, il faut s'aider. Une photographie est encore une jolie chose acceptée avec plaisir. Quéry, côte St-Lambert, vous posera, avec sa bonne humeur accoutumée en face, de profil, en pied, aux trois quarts, comme vous voudrez. Les personnes laides ne se reconnaissent plus dans les portraits de Quéry, tant elles sont embellies. C'est un avantage. Là-dessus je vous quitte, en vous souhaitant une bonne année. Que ceux qui m'en désire autant le disent à

FURETEUSE.

N. B. N'allez pas croire que le cadeau d'un abonnement au *Journal de Françoise* soit à négliger. Les parents devraient donner cela à leurs fillettes, un mari à sa femme et un cavalier à sa blonde. Mazette ! que tout ce monde là serait heureux !

F.

Les gouvernements qui ont à cœur la prospérité de notre pays regarderont la colonisation de nos terres comme le moyen le plus sûr, et le plus direct d'y arriver.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.

(Jean Rivard)

La lettre de Lili

Croquis moderne

PERSONNAGES

MONSIEUR (*35 ans*).
MADAME (*28 ans*).
UNE BONNE.

Temps : le 31 décembre de nos jours.

PREMIER ACTE

SCÈNE I

MONSIEUR PUIS MADAME

La scène représente une salle à manger somptueusement meublée. Buffet en acajou sculpté, chargé d'argenterie et de verre coupé ; dressoir *idem* couvert de fine verrerie de vins et de liqueurs de choix ; fauteuils rembourés en cuir de Russie ; table ronde à pied massif, où en ce moment deux couverts sont mis ; murs sobrement ornés de quelques natures mortes signées de noms célèbres ; *Cozy Corner* enfoui dans un fouilli de plantes exotiques, de coussins multicolores et de bibelots ; en face du buffet une *Grand-Father-Clock* incrustée en nacre marque sept heures. Monsieur, assis en face de la table a fini de dîner. Il lit les quotations de la Bourse dans le journal du soir, et, sans lever les yeux, il prend de temps à autre une gorgée de café, ou suce un grain de raisin de Valence qu'il prend à même la corbeille de fruits en face de lui. On sonne, Monsieur relève la tête, écoute, reconnait la voix de madame, regarde l'heure, fronce le sourcil, et se remet à lire affectant de ne pas l'avoir vu entrer. Madame est en toilette de rue très élégante ; mant au en peau de phoque bordée d'hermine, jupe collante, chapeau noir à large bord, garni de plumes d'autruche de même couleur voilette à mailles très lâches, faisant ressortir la fraîcheur bien réelle du teint, animé encore par le froid du dehors.

Elle jette son manteau sur un meuble, se pose bien en face de son mari, et déboutonne nonchalamment ses gants avec cet air de suprême et coquette indifférence qu'assument les femmes sûres de leur effet.

MADAME—Tu dînes bien à bonne heure ce soir, sans reproche.

MONSIEUR (*Sans lever les yeux*)—Et toi ,tu rentres bien tard pour dîner.

MADAME—Sans reproche ?

MONSIEUR—Comme tu voudras !...

MADAME—Merci Tu es toujours d'une galanterie !

Silence pendant lequel madame enlève ses effets et s'assied à table, Monsieur relit les quotations pour la troisième fois et paraît nerveux.

MADAME—Ce que j'en ai fait de courses !... La modiste... le coiffeur... les étrennes pour les enfants... A propos... les as tu vus ?...

MONSIEUR (*Lisant toujours*) —Qui ça ?... les étrennes ?...

MADAME—Toujours spirituel. Je ne sais vraiment pas comment ont fait tes parents pour te sauver la vie. Tu étais pourtant destiné à mourir jeune si la sagesse des nations dit vrai. Tu sais peut-être que c'est demain le jour de l'an !

MONSIEUR [*Se renversant dans son fauteuil, les mains derrière la tête*]—Pas vrai ?... Mon Dieu que tu es savante !...

MADAME [*paraissant ne pas avoir entendu*]— Je croyais te trouver avec les enfants, leur contant des contes de Noël comme tu le fais d'habitude tous les trente-et-un décembre.

MONSIEUR [*se levant et avec explosion*] —Et moi j'espérais, pour une fois, te trouver à la maison en rentrant ce soir. Je me faisais fête de dîner en famille, Lili à droite, Paul à gauche, toi en face, à l'autre bout de la table. Mais il faut croire que tout cela est trop

patriarcal pour Madame, puisque je la trouve sortie, les enfants couchés par la bonne, sur son ordre, et le diner absolument raté Est-ce assez complet, ô modèle des mères, des épouses et des maîtresses de maison ?

MADAME—Tu aurais pu faire lever Lili et Paul pour jouer avec eux, si tu y avais bien réellement tenu. Tu ne te gênes pas pour si peu, d'habitude.

MONSIEUR [*se levant*]—C'est vrai ! quitte à me faire quereller ensuite devant les serviteurs, comme la chose m'est déjà arrivée. J'aurais pu aussi laisser mes affaires à trois heures, pour avoir le privilège de voir mes enfants, puis aller diner au Viger jouir d'un repas cuit à point. Si l'homme était seulement un animal prévoyant. [*Il prend une cigarette sur le dressoir cherche une allumette dans ses poches, n'en trouve pas. Il cherche dans le porte allumette et le trouve vide.*] Comme toujours ! rien à sa place !... Allons voir s'il en manque au fumoir...

MADAME [*Haussant les épaules et assez haut pour se faire entendre de Monsieur*]—Quelle croix, mon Dieu, quelle croix !

Monsieur sort.

SCÈNE II

MADAME, LA BONNE

Madame presse du pied un bouton électrique, posé sous la table. La bonne parait avec une soupière en argent qu'elle pose devant madame.

MADAME [*à voix basse*]—Est-on venu de chez Morgan ?

LA BONNE—Non Madame.

MADAME—De chez Dupuis.... de chez Scroggie ?

LA BONNE—Non madame.

MADAME—Ecoutez ! . . . Quand on viendra de chez Morgan, il faudra agir en sorte que monsieur ne voit pas le paquet. Vous m'entendez !

LA BONNE [*avec un sourire*]—Oui madame.

MADAME—Pourquoi riez vous ?

LA BONNE—Pour rien madame.

La bonne sort.

SCÈNE III.

MADAME, MONSIEUR

Monsieur rentre. Il a sur le bras son paletot fourré, dans la main gauche un chapeau dur et des gants, de la droite il porte une paire de caoutchous. Il s'assied et s'apprête à mettre ceux-ci après avoir déposé le reste sur un meuble.

MADAME [*qui n'a pas touché à sa soupe, feignant la surprise*]— Tu sors ?

MONSIEUR—Parfaitement.... Pourquoi pas ?

MADAME—Et tu m'emmènes ?...

MONSIEUR [*Inquiet*] — Ah ! mais non, par exemple ! ..

Madame a paru inquiète aussi en posant la question qui précède, mais à la réponse de Monsieur sa figure se rassérène.

MADAME (*Jouant l'indignation*)—Et tu me laisses seule, ainsi, une veille du Jour de l'An !...

MONSIEUR (*Endossant son paletot, agacé*,—Encore ! mon Dieu ! (*Imitant madame*) — Une veille de Jour de l'An !... Pleurez filles de Jérusalem !... Une veille de Jour de l'An... [*S'échauffe graduellement*]. En voilà une femme malheureuse, hein ? Elle part à dix heures du matin, laisse ses enfants aux mains des serviteurs, prend le lunch chez Morgan, va chez son coiffeur, sa modiste, prend le thé chez une amie, rentre à sept heures chez elle avec une faim si bien assouvie qu'elle laisse froidir son potage sans y toucher, [*Madame mange nerveusement deux ou trois cuillerées de soupe*] n'a que des paroles désobligeantes à l'adresse de son mari... et celui-ci, le cruel ! ne trouve rien de mieux à faire que de s'en aller n'importe où, où on lui fiche la paix... Et on la laisse seule !... seule !... la pauvre !... Une veille de Jour de l'An. Cruel égoïsme de l'homme !... [*Il met ses gants*].

MADAME [*Aigrie à mi-voix*]—Sans cœur ! va !...

MONSIEUR—Tu dis ?

MADAME [*Se montant la tête en parlant*]—Je dis : Sans cœur !... oui sans cœur !... Tu me laisses... tu refuses de m'emmener ! .. et pour aller où ?... à ton club sans doute, fumer, boire, causer, jouer avec tes amis. Oui ! . tes amis... et quels amis ! Bon Dieu ! des noceurs, des joueurs, des causeurs d'aventures galantes [*monsieur allume avec délibération une cigarette qu'il a tenue à sa bouche sans l'allumer jusque là*]. C'est bon, va t-en?... Va leur porter ton argent à tes amis. Fais les rire !... Tu as tant d'esprit quand ta femme n'est pas là. [*S'animant de plus en plus*]. Je ne suis pas assez intelligente pour les comprendre, moi, tes saillies spirituelles !... Peut-être est-ce parce que je ne suis pas comme madame Duverrier, qui se pâme à chacun de tes mots, bons ou stupides. Car ils le sont souvent, stupides, tes mots.

MONSIEUR [*qui a donné des signes fréquents d'impatience*]—Bon ! te voilà lancée. La jolie veillée que je passerais en ta compagnie. Ah bien merci ! .. je m'éclipse [*Il met son chapeau et se dirige vers la porte. Madame fait un mouvement pour le suivre mais se ravise.*

MADAME [*sèchement*] — Ainsi tu sors !

MONSIEUR [*même ton*] — Parfaitement... je sors !

MADAME—Et tu reviens ?

MONSIEUR [*Durement*] — Quand il me plaira.

MADAME [*se dirigeant vers le boudoir, larmoyante*]—Sans cœur !

***

Elle entre au boudoir et referme la porte derrière elle avec bruit. Monsieur hésite un instant, s'il doit suivre madame ou sortir. Puis, renfonçant résolument son chapeau et prenant une canne, il sort.

DEUXIÈME ACTE

SCÈNE I

MADAME, LA BONNE

La scène représente un riche parloir dont les meubles et le parquet sont littéralement jonchés de sacs de bonbons et de paquets multiformes qu'on devine contenir des jouets de toutes sortes.

Au chambrale de l'élégante cheminée en sycomore, deux bas d'enfants sont suspendus.

Madame en kimono de soie japonaise, en jupe noire laissant voir une pantoufle de satin rouge, les cheveux simplement tordus, à la grecque, est assise par terre, en face de la cheminée où elle éventre l'un après l'autre les paquets que la bonne lui apporte.

MADAME — Et le paquet de chez Morgan l'a-t-on apporté ?

LA BONNE — Oui madame, mais comme madame m'avait recommandé de le cacher à monsieur, je l'ai mis dans la garde-robe de madame.

MADAME—Fort bien [*voyant la bonne sourire*] pourquoi riez vous !...

LA BONNE— Pour rien madame !... [*elle rit*]

MADAME— Mais si ! vous riez pour quelque chose. Ce soir, au diner quand je vous ai parlé de ce paquet vous avez ri et vous riez encore ! Savez-vous ce qu'il contient ce paquet ?

LA BONNE—Je m'en doute.

MADAME—Et ce serait ?...

LA BONNE—Les étrennes de monsieur.

MADAME—Mais il n'y a pas là pour vous si grand sujet à réjouissance.

LA BONNE — Ça n'est pas pour ça que je riais, madame.

MADAME [*ouvrant un paquet*]— Un livre, ah, oui ! Robinson Crusoé pour Lili, dire qu'elle est déjà assez grande pour lire Robinson Crusoé—et qu'elle écrit joliment — huit ans déjà... comme le temps passe, mon Dieu, et comme on vieillit.

LA BONNE—Si elle écrit mademoiselle *Lili?...* comme une invention moderne. Encore ce soir elle a écrit une longue le tre à Santa Claus.

MADAME—Et qu'y disait elle.

LA BONNE—Je n'en sais rien madame, elle l'a cachetée, et a dit que c'était pour Santa Claus tout seul.

MADAME—Vous n'avez pas jeté cette lettre.

LA BONNE—Non madame. Vais-je aller le chercher ?

MADAME—Oui allez ! et apportez aussi le paquet de chez Morgan.

SCÈNE II

MADAME – MONSIEUR

MONSIEUR *Pa aissant dans l'embrasu e de la porte puis se retirant dans l'ombre du co idor* — Oh le joli tableau !...

MADAME—Bon maintenant une orange au fond de chaque bas. Ça n'est pas nouveau pour eux mais la tradition l'exige... et puis ça gonfle le pied... Bien... Maintenant des noix pour Lili... des noix pour Paul... des bonbons pour Lili... des bonbons pour Paul...Un sac de dragées...le rose pour Lili... Un sac de dragées... le bleu... pour Paul... Une canne de sucre d'orge pour Lili... encore une tradition... une canne de sucre d'orge pour Paul. Comme cela les bas sont pleins et on n'y a encore rien mis. Mais il paraît qu'il doit en être ainsi puisque ça se fait toujours. Où vais - je mettre tous ces jouets ? Tiens sur ce tabouret pour Lili, là bien vis-à-vis son bas, et sur cette chaise pour Paul.

SCÈNE III

MADAME, MONSIEUR, LA BONNE

[*La Bonne, un paquet sous le bras et une lettre à la main paraît dans la porte où monsieur se tient caché. Sa figure s'épanouit en voyant celui ci. Monsieur lui fait signe de se tai e.*]

MONSIEUR [*Bas à la Bonne*].—Mon paquet de chez le bijoutier ?...

LA BONNE—Il est dans votre cabinet, monsieur.

MONSIEUR—Et madame ne l'a pas vu.

LA BONNE [*Ri nt*]—Non monsieur. *Monsieur disparait.*

SCÈNE IV

MADAME puis MONSIEUR

MADAME [*Elle tient la lettre que lui a apportée la bonne. Lisant l'adresse à haute voix*] " Monsieur Santa Claus... dans la cheminée du salon... privée..." ah ! ah ! ah !...

MONSIEUR [*paraissant*] – Peut on rire aussi.

MADAME—Tiens regarde [Monsieur lit l'adresse et sourit]. Et vois-tu ? dans le coin, en bas, à gauche : " privée !..." Est-ce assez délicieux.

MONSIEUR — Tiens !... ouvre et lit vite. Les magasins ne sont pas encore fermés, et si elle demande à Santa des bibelots que personne n'a songé à lui acheter, il est encore temps de téléphoner. Il faut que pour cette année encore le doute ne s'empare pas de son âme La désillusion viendra bien assez tôt hélas !... [*Il s'assied sur un sofa*].

MADAME [ouvrant la lettre et lisant : "Cher Santa Claus....

MONSIEUR—Eh bien, ensuite ?...

Mada e parcourt la lett e des yeux, puis la elit lentement à voix basse. Elle vient s'asseoir à côté de son mari la lui passe silenc'eusement. Monsieur la regarde avec surprise et s'aperçoit que ses yeux sont baignés de larmes.

MADAME [*s'appuyant la tête sur l'épaule de Monsieur*] Lis tout haut, veux-tu, mon chéri.

MONSIEUR [*lisant*].

Cher Santa Claus. Je ne veux pas de joujous pour mes étrennes, ta grande poupée, comme celle de Lucienne Duval que je vous ai demandée l'autre soir, je n'en veux plus, donnez des *bebelles* à Paul mais pas à moi.

Pour mes étrennes faites que mon papa et ma maman ils se parlent comme quand j'étais toute petite. Dans ce temps-là Paul n'était pas encore au monde et papa nous prenait sur ses genoux maman et moi.... Et il embrassait maman plus souvent que moi. Nous prenions papa par le cou toutes les deux, il faisait semblant de dormir et maman l'embrassait sur les yeux. C'était beaucoup plus amusant que de faire *petit trot* avec Paul. Maman ne joue plus jamais avec papa et moi. Et puis ils se disputent souvent comme Lucienne Duval et sa sœur Pauline. La sœur au couvent, dit que c'est très laid, et puis ça n'est pas amusant du tout, cher Santa Claus c'est ça mes étrennes.

Votre petite amie,

LILI.

P. S. — Cher Santa Claus si vous donnez une poupée à Paul, faites qu'il me la prête des fois Les petits garçons ça n'a pas besoin de poupées, mais Paul est si mal à main.

LILI.

Monsieur est très ému et il achève la lettre avec effort.

MADAME [*entourant la tête de Monsieur de ses deux bras et l'embrassant sur les yeux*]—Oh ! que c'était le bon temps et comme nous étions heureux.

MONSIEUR—Ce qu'elle a raison, cette chère Lili. Nous sommes là à nous gâter mutuellement les plus belles années de la vie.

MADAME—C'est ma faute, mon bien aimé mais c'est fini.

MONSIEUR [*La pressant sur son cœur et la baisant au front*]—Cher ange !... Non c'est moi qui suis une brute... Un sans cœur comme tu le dis souvent.

MADAME—Mais sans le penser va. [*Elle l'embrasse*].

MONSIEUR [*Regardant sa montre*]—Il est minuit. Bonne et heureuse année, ma bonne et chère petite femme

MADAME—Bonne et heureuse année mon petit mari bien aimé. [*Ils s'embrassent longuement*].

MONSIEUR [*Très haut à la bonne qui entre* — Si mademoiselle Lili se réveille, vous lui direz que Santa Claus a reçu sa lettre [prenant sa femme dans ses bras et l'embrassant encore]. N'est-ce pas chérie ?

RIDEAU

N'oublions pas que ceux-là, surtout, méritent d'être loués, qui ont ouvert à leurs compatriotes la route qu'ils devaient suivre, planté les premiers jalons dans la voie de leurs destinées po'itiques.

L.-O. DAVID.

Dieu merci, notre nationalité n'est pas un arbre sans racine. Pour plusieurs de nos détracteurs, le Canada n'est qu'un pays de passage et d'attente ; pour rous, il est la terre des aïeux, la terre de toutes nos tendresses, de toutes nos espérances.

THOMAS CHAPAIS.

Que l'on comprend, devant certaines ruines vivantes, combien le travail est nécessaire : il indique des devoirs, il fortifie les sentiments, il vivifie l'intelligence, il donne la fo ce à l'âme. Au cœur, il dicte le moyen de jouir du bonheur que l'on donne aux autres, car seul, il sait éloigner l'égoïsme.

MADELEINE.

Si on enlève ces sourires à l'âge des insouciances, de quel réconfortant souvenir ne prive-t-on pas ces êtres qui, plus tard, en butte aux trahisons de la vie, dans la lutte acharnée de chaque jour, verraient planer sur leur sombre destinée la bienfaisante vision des heures enfantines.

GAÉTANE DE MONTREUIL.

Ah ! oui, prenez votre couronne, nobles et saintes mères, et régnez dans notre amour et notre orgueil à côté de ces héros, vos époux et vos fils, tombés sur les plaines de Carillon, d'Abraham et de Sainte-Foye, à côté de ces grands patriotes, vos époux et vos fils, qui ont assuré par leur talent, la force de leur parole, leur énergique persévérance, notre vie nationale et autonome sur ce continent. C'est à vous qu'appartient la dernière victoire, la plus féconde et la plus durable ; et nous la devons toute à votre amour.

NAPOLÉON BOURASSA.

Nos Grand'mères.]

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXXVII

J'AI envie de distribuer sur mon chemin les cartes de visite, afin qu'on s'habitue à mon nouveau nom. Je trouve que c serait une manière simple, facile et pratique de faire part de ma résolution inébranlable. Je les regarde sans cesse, ces cartes, comme si j'y découvrais quelque chose de merveilleux, un nouveau monde qu'elles doivent me révéler et dont elles m'expliqueront les énigmes.

Bruno ! si j'étais là, quand arriveront les meubles ! Quels cris de joie je pousserais à chacun d'eux ; comme je danserais tout autour et te sauterais cent fois au cou ! C'est injuste que tu bâtisses seul notre nid, sans que je t'y aide. Attends un peu : tu seras largement dédommagé ! Je me blottirai sur ton cœur, dans tes bras forts, je m'enlacerai à toi et tu ne pourras plus te débarrasser de moi.

TON PETIT LIERRE DE RAUCHENSTEIN.

XXXVIII

Wieck, près Griefswald, 20 juin.

Ma sainte !

J'ai lu bien des fois ta lettre, avant de pouvoir rassembler mes pensées, de manière à y répondre. Au début, je n'ai compris qu'une chose, c'est que tu étais malade, et j'ai été envahi par une douleur sans mesure, dont le résultat a été une complète paralysie. Avec cela, il faut que je m'accuse. Comme tu ne m'écrivais pas aussi vite que je l'espérais, je me suis montré infidèle ; j'ai été deux jours et deux nuits sans penser à toi, m'absorbant dans mon travail, que j'ai affreusement négligé depuis des semaines.

C'est triste de voir à quel point l'homme est faible, personnel, comme la chasse au bonheur s'empare des plus graves ; n'ai-je pas juré que ma vie et ma mort étaient dans tes mains, que je ne connaissais plus rien que ton amour et ma passion ? Mais je suis revenu à la conscience de moi-même, avant d'avoir reçu ta réponse.

Tu serais maintenant satisfaite de moi, *l'enfant* est revenu un homme ! Pardonne-lui ce rajeunissement passager.

Tu as raison, mon adorable Ulla, parfaitement raison ; ce que j'espérais et croyais est une folie. Oui, tu as tellement raison que je sens approcher l'heure où tu m'exposeras logiquement, claire comme le jour, quelle pitoyable erreur a été ta divine condescendance. Je prévois cet instant, et qu'il ne te soit pas trop pénible, pour que tu n'aies pas à vider le calice jusqu'à la lie,—que dirait mon auguste princesse, si je proposais dès à présent d'abandonner ce tutoiement de fiancés, qui l'abaisse ?

Ce n'était qu'un rêve, Altesse ; grand Dieu ! quel rêve de printemps. C'est bien fait pour ce fou de plébéien, qu'il lui en ait coûté la raison ; pourquoi de tels insectes sont-ils au monde, sinon pour servir à notre amusement ?

Tout est tranqulle à Rauchenstein. Le coquin avait "de la race", ne serait-ce qu'à la façon des chiens, mais de bon aloi dans son genre. Il a apporté un peu de vie et de changement dans les vieux murs ! On s'en est lestement débarrassé ; au reste, il n'y avait pas eu de baisers échangés ; le laquais lui-même baise parfois la main de son Altesse, les grands jours de fête. D'ailleurs, rien n'a été négligé : il a dû rendre quelques lettres, ou on lui trouait la tête d'une balle. La petite était mineure ; le Duc peut passer sans scrupule sur cet innocent enfantillage ! J'ai lu, en effet, dans le journal, qu'on attendait à Rauchenstein le duc de X ; je n'ai pas besoin de vous nommer le pays dont il est le souverain. Cette nouvelle figurait dans une feuille de locale de Wetzlar ; j'y étais avant hier, voulant faire une recherche dans la bibliothèque de la vieille cité impériale. Le prince dont il s'agit cherche sans doute une femme à mettre à la tête de sa maison veuve ? D'après l'almanach Gotha, il possède quatre enfants d'un premier mariage : — quelle belle tâche de leur tenir lieu de mère ! J'entends d'ici les transports pleins d'abnégation d'Ulla, devant cette "mission sacrée". Pendant mon voyage de retour, je me suis tout à fait mis à la place d'une princesse, à laquelle ce devoir tombe en partage. Je l'enviais presque, je crois ; pourtant je ne puis l'affirmer ; j'ai beaucoup dormi en chemin de fer.

Ma "fiancée" se compare au lierre. La comparaison est juste, car il s'enlace autour d'une pierre sans vie, ou étouffe et dégrade l'appui auquel il prétend s'enlacer. Mais la princesse Ulrique de Horst-Rauchenstein est bien plutôt une rose, de ces roses comme il y en a beaucoup, et dont chacune est néanmoins la reine des fleurs. Elle enivre tout le monde ; nul ne résiste à son parfum ; il lui manque seulement cette individualité qui rend exclusif. Elle veut faire bon ménage avec Dieu et le diable, et c'est impossible. Qui aime Dieu doit haïr le diable et *vice versa*, s'il ne veut en porter la peine. Elle, au contraire, dit sans cesse : "—Tous deux ont raison.—" Son père a raison, et son fiancé plébéien avait raison. Oui, ma rose enivrante, croire que deux avis opposés sont également justes est le fait des natures moyennes, fort estimables dans leur genre, fort utiles, mais pour ce qui regarde le soi disant progrès de la race humaine, autant au-dessous des dieux que les hannetons. Du reste, me menacer de ne plus me traiter de dieu, cela sonne comme une dérision. Je suis tout au plus un Hercule, et Hébé ne lui tendit qu'après la terrible épreuve du feu, la coupe de l'immortalité, breuvage qui devait d'ailleurs être agréable. Si le bûcher était toujours la voie de l'Olympe, je ne serais pas loin d'y atteindre. Mais qu'y trouverai je après tout, moi qui persiste à rester exclusif ! Hébé est trop vieille et a souri à trop de gens ; d'ailleurs, Ulla de Horst Rauchenstein m'a versé une fois le breuvage céleste ;—que m'importe Hébé maintenant !

Eh bien ! j'ai quitté la ville pour la côte. J'ai loué une modeste chambre, dans une hutte de pêcheurs ; de la fenêtre, j'ai la vue d'une des plus tristes grèves qui existent, de ce côté de l'étoile du soir. Devant la porte

sèchent les grands filets étendus, qu'un gamin raccommode sans cesse. Ma maison m'étouffait ; un fantôme charmant flottait toujours entre moi et ma tâche. Par le beau clair de lune d'hier, dont la mélancolie me poussait vers la mer, je suis venu ici. Si je n'ai pas cédé davantge à cette impulsion et si je suis resté sur terre, c'est que j'ai eu pitié des pêcheurs auxquels mon suicide aurait attiré tous les embarras imaginables. Les pêcheurs sont des hommes, après tout. De plus, le suicide est chose fort vulgaire ; tous les joueurs finissent ainsi, beaucoup de comédiens, et je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre. Ton père serait trop satisfait, si par un clair de lune, je m'étais précipité dans les vagues, comme un comédien !

Non Ulla, je ne puis avoir ta patience ! C'est comme si, par ta seule volonté, tu voulais changer le cours du sang. Tu me dis : "Ton pouls ne doit pas donner cent pulsations à la minute." Il les donne quand même, et toute volonté plie devant ce fait. J'étais fier autrefois que rien ne me fût étranger, qu'il n'y eût pas d'émotion humaine que je ne pusse ressentir. Mais pourquoi parler de moi ? J'aime mieux revenir à mon Histoire du sentiment artistique qui n'a nuls rapports avec toi, car toutes les questions sociales me ramènent ta pensée. Qu'est-ce, en réalité, physiologiquement parlant, que la joie de l'art ? Réfléchis un instant à cela et tu pourras t'endormir alors sans que je t'aie dit bonsoir.

Sais-tu qu'il m'arrive de raisonner très froidement avec moi-même et de me dire : — A quoi te sert-*elle* après tout Quel profit intellectuel te rapportent ces efforts ? Elle te rattache plus fortement à tout ce qui est terrestre ; par elle, tu te vois enchaîné ; déjà elle t'a enlevé le repos du travail, l'ambition de créer ; elle développera de plus en plus chez toi ce qu'il y a de plus mortel : le cœur ! Elle-même est esclave de tous les préjugés de l'humanité : caste, famille, fortune. Pourras-tu jamais l'attirer aux suprêmes hauteurs où habite ton intelligence ! Et sinon ? Si tu dois rester solitaire dans la meilleure partie de toi-même, dans ton indépendance de tel ou tel préjugé ; si, au lieu de t'aider à avancer toujours, elle retarde tes pas, pourquoi l'arracher de la voie qu'elle suit à cette heure ? De même que tu ne la comprendras jamais tout-à-fait, elle aussi ne pourra jamais te comprendre ; tu éprouveras la plus tragique des douleurs humaines, et ce qui est pire, elle en aura peut-être la vague conscience

Ulla, ton père a raison ; il a raison ! Pardonne cette parole orgueilleuse : autant tu es au-dessus de moi dans l'esprit de ta caste, autant je suis au-dessus de toi dans mes moments de plus pure intelligence. Jamais nous ne pourrions nous compléter mutuellement.

Vois-tu, lorsque je me suis clairement démontré toutes ces choses, quand je sens l'abime infranchissable qui est entre nous, entre moi et tout autre mortel, alors je me sens plus que jamais consumé de ton amour, et tout mon être se fond dans un sanglot. Ulla ! Ulla ! laisse-moi une seule fois baiser tes lèvres ? Enfant, femme ou ange, mourons ensemble, puisque nous ne pouvons vivre ensemble. Dans un moment d'extase où je serai élevé au-dessus de moi-même, je puis être digne de toi, et tes yeux, en se fermant, recevront un rayon de lumière à la clarté duquel ils me comprendront. Alors nous aurons eu tous deux raison, comme tu l'as dit une fois ; nous ne pourrons tous deux avoir raison, qu'à l'instant où nous cesserons ensemble d'exister.

Déjà la nuit ! Il me semble que le jour n'a pas paru. Pour moi, le jour ne luit plus, tant que tu n'es pas mienne.

BRUNO.

XXXIX

Château de Nachheim, 28 juin.

Mon Bruno,

Ta lettre m'a poursuivie partout, et a fini par m'arriver, quand j'étais presque morte de cette attente, au milieu des distractions dont on m'accable. Et avec cela, tu m'écris une lettre folle, comme si tu voulais pulvériser les barrières que toute mon existence a élevées autour de moi ! Bruno, tu ne sais pas quel mal tu peux me faire ! Comme j'ai pleuré ! Evidemment je te suis tout à fait inutile ; je n'ai jamais pensé pouvoir t'être bonne à quelque chose, sinon à force de tendresse. Mon amour n'est donc pas assez puissant pour vaincre mes préjugés et les tiens ? L'amour ne connaît pas d'abime qu'il ne franchisse, pas d'obstacle, puisqu'il est insaisissable, pas de mal entendus, puisqu'il ignore l'idée de soi. Tu crois m'effrayer en étant si brusque et si dur ; je ne m'effraie que de l'immense souffrance que tu supportes à cause de moi.

Ici, tout le monde est bon et excellent ; chacun, en dépit de "sa caste", s'efforce honnêtement de se rendre utile au prochain. Le Comte est un savant et écrit de gros livres ; tandis que ma grand'tante est le médecin de tout le pays. On vient la chercher de jour et de nuit comme un vrai docteur, et sans la moindre humeur, elle se met en route pour aller porter secours, autant que c'est en son pouvoir. Les jeunes filles s'occupent d'une foule de choses, lisent, font de la musique et me plaisent beaucoup par leur simplicité et leur modestie. Demain, nous allons chez une autre de mes tantes. Comme j'aurais été ravie autrefois d'un pareil voyage ; maintenant, je le fais sans entrain et sans plaisir ; personne ne se doute de ce qui m'occupe. Je me demande toujours ce qu'ils diraient s'il le savaient ! Me lapideraient-ils ? Cette femme qui est médecin, qui doit mieux qu'un autre connaître la nature humaine, me comprendrait-elle ? Deux fois déjà, mon secret m'est venu sur les lèvres, mais elle a dit par hasard un mot qui en a refoulé l'expression.

Il m'est venu tout d'un coup un inexprimable désir d'avoir ma mère ! Si j'avais une mère, elle saurait me comprendre et m'aider. J'envie tant leur mère à ces jeunes filles qui ne paraissent pas sentir leur bonheur et qui trouvent tout naturel, comme si cela ne pouvait être autrement. J'avais envie de le leur dire, mais je n'ai pas osé. Je suis par le fait très timide, moi, Ulrique la sauvage ; tu ne peux t'imaginer ma timidité ! Cela vient sans doute de la solitude dans laquelle j'ai grandi ; je ne sais jamais au juste ce que je dois dire, et ce que je dois taire.

(A suivre.)

PAGE DES ENFANTS

Les bas percés

(Petit conte de Noël)

L'autre jour un enfant, la figure fanée,
Les habits en lambeaux, toute la matinée
Auprès d'un étalage, avait mangé des yeux
Des cônes de bonbons frais et délicieux.
Sous le coup de l'appât haletait sa poitrine ;
Il était là, le front collé sur la vitrine,
Et n'avait de pensée et n'avait de regard
Que pour ces riens dont il n'aura jamais sa part.
Je m'approche de lui. "Quel est, dis-je ton père ?"
—Monsieur, je n'en ai plus ; je vis avec ma mère,
Trois frères, quatre sœurs, à Saint-Roch, près du pont."
Et c'est avec des pleurs que l'enfant me répond.
"Sais-tu, pauvre petit, que ce soir c'est la fête
De l'Enfant-Dieu ?—" Je sais, dit-il, hochant la tête,
Mais pourquoi donc Jésus à qui souffre la faim
Ne donne pas, ce soir un bon morceau de pain ?"
"—Il te le donnera si tu le lui demandes ;"
Et le frémissement de ses lèvres gourmandes
Me fit comprendre, hélas ! que le pauvre petit
Mordrait dans un gâteau de fort bon appétit ;
Et l'entraînant de suite à la confiserie,
Je l'attablai. Ce fut comme une griserie !
Et de le voir dévorer les pâtés,
Les gâteaux engloutis avant d'être goûtés,
Me jeta dans le cœur une pitié profonde ;
Et je songeai soudain à tout ce petit monde
A la mère là-bas, attendant son enfant
Et qui contre la faim, en pleurant se défend.
Je jurai de leur faire une douce surprise.
Sa dernière bouchée était à peine prise
Que je dis à l'enfant : "Si tu pendais ton bas,
Petit Jésus est bon, il ne t'oubliera pas.
A ton lit suspends-le ce soir ; qu'il soit solide,
Car il sera bien plein." Mais le petit, candide,
Me dit d'un ton dolent, les yeux sur moi fixés :
"Monsieur, je voudrais bien, mes bas.... ils sont percés !

ADOLPHE POISSON,
Arthabaskaville.

Extrait du volume "Sous les Pins."

Causerie

MAINTENANT que le concours est fini et que les prix sont adjugés, il est bon que je vous donne quelques explications.

Comme je vous l'ai déjà dit, une lettre pour être bien écrite doit être *naturelle*, c'est une condition essentielle. Vous devez écrire à votre amie comme vous lui parleriez si elle était devant vous.

Donc, dans ce cas-ci, les récompenses n'ont pas été données aux meilleures lettres prises au point de vue littéraire, mais à celles que les juges du concours ont déclaré les plus *naturellement* exprimées.

Dans une lettre familière, comme celle que je vous ai donnée à faire, il est permis de faire une allusion badine à quelques faits historiques ou établir certains rapprochements avec des fictions du domaine mythologique, mais en petite quantité, autrement, à votre âge surtout, cela semble un peu prétentieux et à l'air de faire montre d'un trop frais savoir. Ces choses se disent plutôt dans une composition ordinaire ou on emploie généralement un ton moins familier que dans le style épistolaire.

Laissez-moi vous donner un conseil, jeunes amis, dont vous saurez profiter une fois pour toutes, je l'espère. Evitez avec soin dans vos allusions historiques ou autres, ce qu'il est convenu d'appeler *des lieux communs*, c'est-à-dire des choses qui se disent trop souvent, et que par conséquent, l'on sait trop bien. Ainsi, je vous déclare franchement que j'en ai assez du roi Midas et de ses oreilles d'âne ; pour peu que l'on m'en parle encore, j'ai peur de me réveiller un beau matin avec quelque chose de son infirmité ! !

Somme toute, je suis contente de vous, petits neveux et petites nièces vous avez travaillé, et là où il y a eu du travail, cela mérite des éloges. C'est pourquoi vos juges ont décidé, à mon intime satisfaction, de donner aux plus méritants d'entre vous une petite compensation dont la valeur artistique vous le fera conserver avec plaisir. Ces souvenirs avec les prix mérités par les concurrents victorieux, vous seront expédiés entre les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Je publierai dans le numéro suivant celles des lettres du concours qui méritent cette faveur.

***

Avant de terminer cette causerie, laissez-moi vous dire tous les bons souhaits que forme pour vous, chers enfants, la plus affectueuse des tantes.

Que 1903 vous apporte tous les bonheurs possibles ; qu'elle vous donne le succès dans vos études, dans le concours de l'avenir, succès en tout et partout ce sont les vœux les plus ardents de

TANTE NINETTE.

L'amour, c'est le pigeon sur la queue duquel, les hommes, ces enfants, cherchent à mettre un grain de sel.

Une lectrice du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Lettres de Concours

1er prix

Ma bien chère Aline,

Voici donc le beau jour de l'an arrivé ; prononce-le bien haut, ce mot : *Jour de l'an !*... Dis, ne résonne-t-il pas agréablement à tes oreilles ? Pour moi, il me semble un joyeux carillon qui tinte la joie et le bonheur. En effet, je suis très heureuse aujourd'hui car, autour de moi, tous les visages sont souriants ; d'abord mes bons parents me paraissent plus gais que d'habitude ; ensuite mes chers petits frères et petites sœurs s'en donnent à cœur joie, au milieu des bonbons et des jouets de toutes sortes.

Enfin, ta grande amie Louise, bien qu'elle soit l'aînée de six marmots, n'a pas été oubliée, tu peux le croire ; tu rirais peut-être, si tu me voyais à tout instant monter l'escalier quatre à quatre pour aller dans ma chambrette, jeter un coup d'œil réjoui sur les jolies étrennes étalées ça et là dans tous les coins. Oh, je suis bien contente, je t'assure !

Mais je bavarde comme une petite pie et je n'ai pas encore satisfait au premier devoir de l'amitié : te souhaiter la bonne année, Ah ! je voudrais être en ce moment auprès de toi pour t'embrasser bien fort, et te dire tout bas combien je t'aime.

Vois-tu, ma chère Aline, l'amitié sincère, c'est comme la valeur ; elle n'attend pas le nombre des années.

Nous avons beau, toutes deux, n'être que de grandes fillettes de quinze ans, cela n'empêche pas que nous avons été, sommes et serons toujours de vieilles amies pour la vie et l'éternité. Tu es de mon avis, n'est-ce pas ? Je n'ai pas besoin de réponse, je le sais bien.

En attendant le plaisir de ta visite tant désirée je dépose par la pensée un bon gros baiser sur tes deux joues et je te dis,

Au revoir

Ta JEANNETTE.

"Joyeuse écolière." (*Encore inconnue*).

Chère Blanche,

Tu vas être bien surprise de recevoir une lettre de moi, car il n'est pas

PAGE DES ENFANTS

dans mon habitude de te souhaiter la bonne année d'une manière aussi cérémonieuse. J'avais toujours l'habitude de te sauter au cou en te faisant mille bons souhaits. Mais, cette année, voulant prendre part au concours de tante Ninette, je vais t'écrire tout comme si tu restais bien loin de moi. Qui sait, tout de même, si ce ne sera pas moi qui irai te porter ma lettre ? Je te fais mille bons souhaits, chère Blanche, mais je ne te souhaite pas d'être première dans ta classe, car cela m'ôterait la place que j'ambitionne toujours, Je te souhaite d'avoir de bien belles étrennes et de passer d'agréables vacances du jour de l'an. Moi, je m'amuse beaucoup, je te dis que je mange des friandises, je ne m'attends pas à maigrir d'ici à quelques jours ; tout le monde m'appelle la grosse Jeanne, mais je n'en suis pas plus malheureuse pour tout cela.

Encore une fois fois bonne et heureuse année.

Ta petite amie,

JEANNE DE VARENNES,
Onze ans.

Waterloo, Shefford.

Ma chère cousine,

J'ai entendu dire par les grands garçons au collège qu'écrire aux filles porte bonheur, c'est pourquoi la première fois que j'ai la chance d'écrire une lettre, à part d'écrire à maman, je l'écris à une fille.

Mais je ne sais pas le tour et cela m'embête un peu, Théo et Albert se tireraient mieux d'affaire ; cependant, je saurai te souhaiter des choses que tu aimeras. Tu veux avoir pour tes étrennes une grosse poupée et des volumes de la bibliothèque rose, tu t'attends encore au prix du journal de Françoise, je te souhaite tout cela, même le prix, puisque je concours avec les garçons.

Ton cousin,

BIBI M.

(Roch Montbriand, Montréal.)

Mon cher Antoine,

Voilà que le jour de l'an approche, qu'allons-nous avoir pour nos étrennes ? Celles de Noël d'abord, je ne manquerai pas d'accrocher mon bas, j'espère que Santa Claus ne nous oublira pas ; s'il va chez vous avant de venir ici, n'oublie pas de lui dire où je reste.

J'espère, pour mes étrennes du jour de l'an, avoir une petite goëlette, j'aime tant la navigation.

Cher Antoine, toi qui aime tant les chevaux, je t'en souhaite un des plus beaux, en même temps une bonne et heureuse année.

Ton petit ami,

NOMIS, 9 ans,

(Simon Bouliane)

Malbaie, comté de Charlevoix.

Nos tribulations enfantines sont le produit de nos imperfections naissantes, comme plus tard nos tourments les plus poignants émanent de nos défauts invétérés.

"Nos gros chagrins et nos petites misères."

F.-G. MARCHAND.

Correspondance

Chère tante Ninette,

Je viens vous souhaiter une bonne et heureuse année, et vous direz S.V.P. aux abonnées du JOURNAL DE FRANÇOISE, ou plutôt mes petites cousines et cousins, que je leur souhaite une bonne et heureuse année.

Bonsoir tante Ninette,

Votre petite nièce,

RAYMONDE TANGUAY, 8 ans.

Chère tante Ninette,

Un petit mot avant la fin de l'an 1902. Je vous souhaite une bonne et heureuse année, du succès avec vos petits neveux et nièces, de votre journal. Au revoir chère tante Ninette.

SÉBASTIENNE MAROIS.

P.S.—Je souhaite aussi une bonne et heureuse année à mes petits cousins et petites cousines de votre journal.

Petite poste en famille

Merci petite *Raymonde Tanguay* et *Sébastienne Marois* de vos bons souhaits, merci aussi pour tous les cousins et cousines à qui je communique avec plaisir les vœux de bonne année.

Comtesse Isaure est priée de me donner une adresse responsable, afin que je puisse lui faire parvenir les règles de l'Association dont elle veut faire partie. Je lui dirai en même temps à qui envoyer ses offrandes.

Je répondrai sous peu à *Maman d'Antoinette* que je remercie de tout cœur de ses bonnes intentions.

TANTE NINETTE.

Bonbons

Nous conseillons aux bonnes petites mamans de faire elles-mêmes, à la maison, les bonbons qui sont l accompagnement nécessaire des fêtes de Noël et du Jour de l'An. Elles y gagneront de toutes façons, pour des considérations hygiéniques d'abord, économiques ensuite. Voici quelques recettes que l'on pourra utiliser avec avantage dans la confection des bonbons.

DATES A LA CRÊME

Mêlez du sucre de confiseur au blanc d'un œuf jusqu'à ce que cela fasse une pâte que l'on puisse pétrir et mouler avec les doigts. Mettez l'essence que vous voudrez. Choisissez de belles dates, fendez-les, d'un côté seulement jusqu'au noyau que vous enlevez Mettez à la place le sucre appelé fondant —et refermez la date, en laissant toutefois le fondant faire un petit bourrelet blanc sur le dessus, ce qui tranchera agréablement sur le brun appétissant de la date. On peut procéder exactement de même avec les pruneaux; on enlève le noyau et on remplit la cavité du fruit avec le fondant.

PRALINES

Prenez deux tasses de sucre brun et la moitié d'une tasse d'eau froide dans laquelle vous aurez versé une demi-cuillerée de vinaigre. Faites bouillir et quand le sirop fait des "cheveux" sur la spatule, jetez toutes les noix que le sirop pourra absorber. Brassez le tout vivement, et quand le tout commencera à devenir en sucre, cesser de tourner et retirez du feu. Versez dans un plat beurré et quand ce mélange sera refroidi, cassez par morceaux.

KALOUGAS (*bonbon russe*)

Mettez dans une casserole non-étamée un bol de crême et un bol de sucre en poudre Posez votre casserole sur un feu doux et remuez jusqu'à ce que la crême prenne une teinte café au lait. Versez alors sur un marbre ou un plat que vous avez d'abord huilé et coupez la pâte en petits carrés. Vos bonbons doivent être un peu mous et tenir aux dents.

SUCRE D'ORGE

Faites crever un quart d'orge mondé dans une chopine d'eau. Lorsqu'il est cuit, coulez-le et mettez l'eau dans une bassine ; ajoutez à cette eau une livre et demie de cassonnade Mettez votre sucre sur le feu jusqu'à ce que votre sucre soit arrivé à la cuisson voulue, ce que vous verrez de cette manière : Prenez du sirop sur l'écumoire avec le pouce et l'index que vous avez d'abord trempés dans de l'eau froide et formez-en une boulette, que vous mettez sous la dent ; si elle se casse sans s'y attacher, en produisant un petit bruit, c'est le degré de cuisson qu'il faut pour le sucre d'orge. Huilez légèrement un plat et versez ; lorsque la pâte est encore un peu chaude et maniable, coupez en lanières avec des ciseaux de la longueur que vous voulez, ou roulez-en de plus grands morceaux en boule.

Un dîner de Noel et du Jour de l'An

NOUS allons, si vous le voulez, préparer un bon dîner de fête, comme on en donnait dans l'ancien temps où l'on mangeait ferme et de bon appétit, en s'occupant plutôt de la qualité des mets que de la quantité des services.

Supposons que nous dressons le couvert pour un repas de famille, où, quelques amis, loin de leurs foyers, ont pris place. D'abord, il faut une nappe d'une éblouissante blancheur sur la table déjà recouverte d'un feutre ou d'un drap de laine épaisse pour amortir le bruit des assiettes. La décoration du centre varie suivant les goûts. Si le dîner a lieu le soir, un candélabre à plusieurs branches, avec abats-jour de couleur, autour duquel grimperont des guirlandes de smilax ou de houx, sera d'un très bel effet. Dans tous les cas, quelques fleurs, artistiquement disposées dans un joli vase, feront un surtout aussi agréable qu'on puisse désirer de voir.

J'ai entendu parler d'une façon toute nouvelle de distribuer de petits cadeaux aux hôtes que l'on a autour de sa table, qu'ils soient ou non membres de la même famille. On met au milieu de la table un bol en argent ou en porcelaine. Placez dans ce récipient autant de cadeaux qu'il y a de personnes à dîner ; il faut nécessairement que les objets soient petits, comme un mouchoir, une boîte d'allumettes, un essuie-plumes, épingles de cravates, etc., et que chacun d'eux soit enveloppé dans un papier de soie, puis attaché par un étroit ruban d'une verge ou plus de longueur. Le bout de chaque ruban sera fixé à une carte de visite portant le nom de chaque convive et placé devant son assiette. Après le dîner, chacun tirera sur le ruban placé devant lui et je vous promets que votre attention sera appréciée et qu'on se souviendra longtemps de votre dîner du Jour de l'An. Pour cacher le contenu du bol, ou du vase, on pourra le couvrir de fleurs ou de smilax.

Bien, maintenant parlons du service. Il est entendu que les couteaux, les fourchettes et les verres sont placés comme il convient, que vous avez mis, dans de petites assiettes d'argent ou de porcelaine, des amandes salées, des olives et des bonbons et que le coup d'œil général est aussi brillant qu'appétissant. Commençons donc à dîner par les huîtres sur écailles. Cinq sur une assiette avec un petit carré de citron. Les huîtres ont dû préalablement reposer quelques heures sur un lit de neige ou de glace. Les mollusques, qui ne sont pas d'ailleurs indispensables à un bon dîner, une fois dégustées, on passe au second service : la soupe. Je vous recommande ici la soupe à la crême de châtaignes. C'est exquis. Vous allez voir. Faites bouillir une pinte de châtaignes jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Pelez-les soigneusement, égouttez-les puis coupez-les par morceaux très petits ou écrasez-les à travers un tamis. Mêlez ensemble une cuillerée à table de beurre et deux de farine ; mettez le tout sur le feu, ajoutant graduellement une pinte de lait, et remuant tout le temps. Quand le lait est bouillant, assaisonnez avec du sel et du poivre, voire même un peu de muscade râpée, si vous aimez la muscade. Ajoutez à ce bouillon les châtaignes pulvérisées. Laissez bouillir le tout quelques secondes à peine, et servez immédiatement. Le fin du fin serait de mettre une cuillerée de crême fouettée, non sucrée, dans chaque assiette à soupe

Passons l'entrée, qui peut être un filet sauté aux champignons, du macaroni, ou des côtelettes d'agneau aux petit pois, et venons au plat de résistance : une oie ou une dinde dont les formes plastiques rebondissent encore sous le poids de la farce dont on les a remplies. N'oubliez pas cependant que si vous bourrez trop le noble animal, la farce deviendra saturée d'eau. On doit laisser de la place en dedans pour permettre la dilatation

Les croquettes aux pommes de terre devraient accompagner l'oie ou la dinde. Les pommes de terre cuites à point sont d'abord écrasées soigneusement, puis assaisonnées de beurre, de sel et de poivre. Et si vous voulez quelque chose d'extra, pelez des amandes, coupez-les en de très petits morceaux et mêlez aux pommes de terre écrasées. Arrangez le tout en croquettes que vous roulez ensuite dans du pain émietté, puis dans un blanc d'œuf battu en neige, et une seconde fois dans les miettes de pain ; faites frire dans de la graisse bouillante quelques minutes. Servez dans un plat creux décoré de persil. N'oublions pas un accompagnement *obligato* au plat de résistance, je veux parler des atocas. Il vaut mieux les acheter quand ils ne sont pas tout à fait mûrs. Couvrez-les d'eau et laissez les bouillir doucement afin que les fruits soient autant que possible intacts. Ajoutez autant de sucre granulé que de livres de fruits puis laissez bouillir quelques minutes ; si vous avez un joli moule, remplissez-le de cette marmelade, en ayant soin toutefois de mouiller à l'eau froide tous les coins et recoins du moule. Cette marmelade peut être faite la veille du jour où l'on en a besoin et mise au froid. Au moment de servir, renversez le tout sur un plat en verre. Rien ne paraîtra sur la table avec autant d'avantage que cette gelée d'un rouge vif où les atocas semblent incrustés. Après la dinde — ou l'oie — un peu de laitue, ou de la salade aux tomates rafraîchira délicieusement le palais. Inutile de décrire le mode de servir ces légumes ; il y en a mille différentes sortes et chaque famille a son goût particulier qu'il faut respecter. C'est le tour du fromage, des petites mottes de beurre et des biscuits secs, et voici le pudding traditionnel dont nous avons, ce semble aujourd'hui adopté l'usage. Je vais, si vous me le permettez, vous donner la recètte d'un pudding aussi économique qu'il est digestif et agréable au goût Ce qui n'est pas peu dire pour un pudding. Avec cela qu'il a le don de rester toujours bon, fut-il fait une semaine avant de s'en servir Trois tasses de farine, une tasse de suif haché très fin, une tasse de lait doux, deux œufs bien battus, une tasse de raisins sans noyaux et trois cuillerées à table de poudre à pâte. Mêlez bien le tout. Versez la pâte dans un linge trempé dans l'eau bouillante et saupoudré de farine à l'intérieur Faites bouillir trois heures sans arrêter. Au moment de servir, versez dessus un peu de brandy, allumez avec une allumette enflammée, et, faites porter le tout brûlant sur la table. La sauce se fait à part.

Un bon dessert, fort aimé après la solidité britannique du *plum-pudding*, c'est la crême à la glace. Et il y a tant de moyens divers de la servir. Figurez-vous des boules de crême à la glace à la vanille, roulée dans du coco, puis remises au froid en attendant qu'elles paraissent sur la table? C'est décoratif et excellent.

Les noix, le raisin, les fruits verts, les bonbons terminent le dîner Vous vous attardez encore sur une bonne tasse de café, et vous vous levez enfin de table avec la satisfaction d'avoir fait un bon dîner avec un menu entièrement fait à la maison et composé d'ingrédients très sains. Je crois que j'ai oublié de vous parler de gâteaux, mais, bien qu'il en faille, je vous assure qu'on en mange bien peu

Une grande partie de ce menu peut être préparée d'avance, ce qui est un immense avantage, considérant qu'il en reste toujours assez à faire en des jours extraordinaires comme Noël et le Jour de l'An. Les châtaignes pour la soupe, par exemple, peuvent être cuites de la veille et réduites en pâte. La farce sera mise sans inconvénient dans le corps de l'oie ou du dindon, des heures avant sa cuisson Les amandes, dans les croquettes aux pommes de terre, ne souffriront pas non plus d'être pelées d'avance, et, la gelée sera plus sûrement prise, préparée la veille ; on peut en dire autant du pudding et des bonbons confectionnés à la maison. De cette façon la besogne sera simplifiée d'à moitié et les nerfs, partant l'humeur, de la maîtresse de maison, n'en seront que mieux portants.

CORDON-BLEU.

Pensées

Le bonheur se passe aisément de plaisirs.

MME DANDURAND.

Ici-bas, la joie n'est qu'une pauvre sensitive dont le moindre vent de malheur suffit pour refermer la délicate corolle.

JOSEPH MARMETTE.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes ;
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

LOUIS FRÉCHETTE.

L'humanité est destinée au mouvement ; elle ne possède le présent, que pour marcher à la conquête de l'avenir.

ETIENNE PARENT.

Discours 1852.

A la tribune, au barreau, sur les champs de bataille, partout, sur son petit théâtre, le Canadien a su prouver qu'il n'était inférieur à aucune race. Vous avez lutté pendant un siècle, ô mes compatriotes ! pour maintenir votre nationalité, et grâce à votre persévérance, elle est encore intacte : mais l'avenir nous réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver. Courage et union, mes compatriotes !

PHILIPPE AUBERT DE GASPÉ.

......Si l'avenir des Canadiens se trouve aujourd'hui menacé, qui sait encore ce qu'il renferme dans ses entrailles ? L'Islamisme croyait avoir détruit les Grecs, et cependant le souffle de la Grèce antique gémit encore sur ses rives. " Un grand peuple, dit Thierry, (*Conquête de l'Angleterre par les Normands*), ne se subjugue pas aussi promptement que sembleraient le faire croire les actes officiels de ceux qui la gouvernent par le droit de la force. La résurrection de la nation grecque prouve que l'on s'abuse étrangement en prenant l'histoire des rois ou même des peuples conquérants pour celle de tous les pays sur lequel ils dominent." Un petit peuple civilisé survit longtemps à sa chute.

A l'égard de certains peuples, d'ailleurs, il y a des jours où la Providence semble venir à eux pour rassurer leurs espérances. Les Etats Unis ont déjà plus d'une fois arrêté par leur attitude l'oppression des Canadiens. Le drapeau de cette république possède cet avantage, qu'en se déployant dans le ciel il impose à la violence et paralyse le bras qui cherche à les effacer du livre des nations.

(Ecrit vers 1854) GARNEAU.